

la somme et le reste

Études lefebvriennes - Réseau mondial

LEFEBVRE UTILE 3

Suite dans ce numéro des analyses de la crise métropolitaine par des membres du groupe LABUR/USP. Les géographes urbains, Amélia Luisa Damiani et Odette Carvalho de Lima Seabra, explorent la réalité brésilienne urbaine à partir de l'ensemble du spectre de la pensée lefebvrienne, depuis la critique de la vie quotidienne jusqu'à la multidimensionnelle d'un espace social tout à la fois produit, vécu, représenté et (ré)approprié.

Amélia propose des hypothèses sur la catégorie espace en l'insérant dans la logique universelle et en la dialectisant. Ainsi s'ébauche un questionnement entre la Géographie et une conception plus universelle. Un rapprochement avec la question urbaine est présenté par elle comme exercice méthodologique.

Pour Odette, la vie quotidienne, comme concept, correspond à une articulation totalisant l'espace et le temps dans la modernité. Elle privilégie le mouvement des formes pour comprendre leur logique par rapport à la dialectique des contenus. Sa réflexion concrète porte sur la relation entre les condominiums fermés et les favelas qui les entourent.

Pierre Assante, dans le dernier article de ce numéro, pose ces questions : « Quelle est la réalité sur laquelle agir, les conditions pour atteindre les buts que nous nous fixons sont-elles réunies, comment les réunir, comment hâter le mûrissement des conditions nécessaires pour ces buts ».

Armand Ajzenberg

Sommaire

- Amélia Luisa Damiani : À propos de l'espace et de l'urbain : quelques hypothèses	1
- Odette Carvalho de Lima Seabra : Territoire de l'usage : quotidien et mode de vie	10
- Pierre Assante : Complexification et dissolution	25

la somme et le reste

Revue éditée avec le soutien d'Espaces Marx

Diffusée par courrier électronique

Tél. : 01 60 02 16 38

E mail : Pensee lefebvre@aol.com

Site Internet : <http://www.espaces-marx.org/>

Aller à Publications, puis à La Somme et le Reste

Animateur de la revue : Armand Ajzenberg

Rédacteurs(trices) – correspondants(antes) :

Ajzenberg Armand (F), Andrade Margarita Maria de (Brésil), Anselin Alain (Martinique), Beaurain Nicole (F), Benyounes Bellagnes (F), Bihl Alain (F), Carlos Ana Fani Alessandri (Brésil), Damiani Amélia Luisa (Brésil), Devisme Laurent (F), Gromark Sten (Suède), Guigou Jacques (F), Hess Rémi (F), Joly Robert (F), Kofman Éléonore (Royaume Uni), Labica Georges (F), Lantz Pierre (F), Lenaerts Johny (Belgique), Lufti Eulina Pacheco (Brésil), Magniadas Jean (F), Martins José de Souza (Brésil), Matamoros Fernando (Mex.), Montferran Jean-Paul (F), Müller-Schöll Ulrich (Allemagne), Nasser Ana Cristina (Brésil), Öhlund Jacques (Suède), Oseki J.H. (Brésil), Péaud Jean (F), Querrien Anne (F), Rafatdjou Makan (F), Sangla Sylvain (F), Seabra Odette Carvalho de Lima (Brésil), Spire Arnaud (F), Sposito Marilia Pontes (Brésil), Tosel André (F).



Amélia Luisa Damiani

Département de Géographie
Université de São Paulo
ameluisa@usp.br

À PROPOS DE L'ESPACE ET DE L'URBAIN : QUELQUES HYPOTHÈSES

Publié, au Brésil, dans la revue *Cidades*, n.º 1, 2004, p. 79-95.

Préambule : sur l'espace géométrique

Pour comprendre l'essence du processus de la capitalisation, la Géographie se libère de l'idée de l'espace en tant que vide, simple contenant de contenus qui lui sont indifférents, adaptés postérieurement à l'enveloppe qui les entoure et qui, à la limite, indiquait non seulement les limites d'une Géographie classique mais plus particulièrement celles de sa vulgarisation. Il y avait ainsi, dans cette discipline, une inadéquation pour l'analyse de la société moderne dont les processus ne se résolvait ni dans une matérialité visible ni dans des déterminations générales. Ceux-ci comportaient la réalisation concrète d'abstractions comme des déterminations historiques nécessaires, de la formation économique-sociale capitaliste. Il a donc fallu une analyse plus complexe des processus économiques et sociaux, qui ont également été considérés comme des phénomènes spatiaux. Plus d'une approche du matérialisme dialectique a été proposée, prenant en considération le revenu de la terre capitalisée et de l'espace, la valorisation de l'espace etc. Mais, à l'inverse, on observe une certaine résistance à l'incorporation d'une dimension spatiale à la pensée marxiste (HARVEY, 1990, p. 340). On peut parler d'une subversion ou "géographicisation" de conceptions qui, en soi, ne comporteraient pas cette réduction. Si elle n'est pas perçue dans la science géographique, elle apparaît

(en tant que géographicisation), lorsqu'elle transcende ces limites.

Une fois conquises ces interprétations, acceptées ou non à l'intérieur et en dehors de la Géographie, on peut repenser le sens de l'espace vide, comme une pure extension. Henri Lefebvre, dans une contribution exceptionnelle sur le sens du processus de la capitalisation par rapport à l'espace, récupère et procède à une nouvelle lecture de l'accumulation primitive du capital à la lumière de l'espace (LEFEBVRE, 2000): il s'agit d'extraire les références sociales, culturelles, naturelles et même les références économiques, qui remplissent un espace et lui confèrent une qualité particulière. Retirer de l'espace l'historicité vivante, la nier, de manière absolue, créant les prémisses pour l'instauration et le développement de nouveaux processus, ceux-là mêmes du développement capitaliste, propres à la rationalité de la marchandise, au monde de la marchandise. Ce balayage replace l'espace géométrique comme une existence non seulement logique mais comme une présence réelle, l'espace géométrique comme l'historique présumé du processus en cours : des évidences montrent cette annulation des contenus précédents par le processus de la capitalisation. Cette accumulation primitive¹ est aussi simultanée aux conditions de développement du capitalisme. Constamment, on insiste sur la nécessité de constitution de cette vidange primordiale. On peut, bien sûr, reproduire les traditions de manière simulée, comme un artifice de la capitalisation : inventer les traditions.²

« [...] le capitalisme appuyant de nouvelles distinctions sous des formes anciennes. [...] Les différenciations géographiques apparaissent, donc, fréquemment comme ce qu'elles ne sont pas en réalité ; elles apparaissent comme de simples résidus historiques, au lieu de caractéristiques construites acti-

¹ David Harvey parle d'une Géographie Historique du capitalisme notable. "Les peuples dotés d'une très grande diversité d'expériences historiques, qui vivaient une série de circonstances physiques incroyables, se sont maintenus unis, parfois pacifiquement, mais la plupart du temps, par l'exercice cruel de la force brute, en une unité complexe, sous la division internationale du travail". (HARVEY, 1990, p. 376)

² Le choix de textes organisé par Hobsbawm et Ranger (1984) offre un support appréciable pour cette discussion, comme référence créatrice de ce mode d'interprétation.



vement, dans le mode de la production capitaliste". (HARVEY, 1990, p.419)³

Dans ce cas, l'estompage des références est moins net. Il faut examiner très attentivement la métamorphose des sens originaux, leur maquillage. Ils apparaissent inversés, et soumis, comme des représentations, par exemple, des intérêts autour de l'industrie du tourisme, sous la nouvelle face de la production de l'urbain; par la planification stratégique, qui change toute la ville mais profite, en même temps, par mimétisme de l'existante. La matérialité antérieure est soumise, dans ce cas, au mode de production de la ville comme valeur d'échange. Il serait intéressant de mentionner les postmodernistes qui prévoyaient une version éclectique des styles passés, des échos des formes passées, « l'industrie de l'héritage », mobilisant les négoce économiques, engageant l'architecture et l'urbanisme, en particulier, à partir des années 70 du XXème siècle.⁴

Il conviendrait de récupérer, à ce point de vue, le sens de « télescope⁵ » entre les opposés ; la géométrie de l'espace et l'histoire dans l'espace ; chacun substitue et, en même temps, s'unit à l'autre et leur différence mutuelle renvoie non à un dépassement de l'un par l'autre mais à un mélange des deux, une combinaison oscillante. La contradiction impliquée se dilue. L'histoire apparaît et n'est

³ « Les valeurs culturelles et institutions précapitalistes ne sont révolutionnées que si on leur donne de nouvelles fonctions et significations au lieu de les détruire ». (HARVEY, 1990, p.419)

⁴ Le post-modernisme veut que nous acceptions les réifications et les partitions, en célébrant l'activité de déguisement et de simulation, tous les fétichismes de la localité, du lieu ou du groupe social. Pourtant, il nie le type de métathéorie capable d'appréhender les processus politico-économiques (flux d'argent, divisions internationales du travail, marchés financiers etc.) qui deviennent de plus en plus globalisants dans leur profondeur, intensité, portée et pouvoir sur la vie quotidienne ». (HARVEY, 1992, p. 112).

⁵ Le terme « télescope » a été utilisé par Henri Lefebvre; il s'agit du plan de la production d'une illusion, d'une confusion, d'un mélange de réalité et de représentation, potentialisé par le transfert et la redéfinition des contenus terriblement actifs.

Voici un des exemples de son utilisation par l'auteur. « On est ainsi amené à souligner l'importance de l'*illusion spatiale* qui ne provient ni de l'espace géométrique comme tel, ni de l'espace visuel (celui des images et des photos, mais aussi des plans et des dessins) comme tel, ni de l'espace social comme tel (pratique et vécu) mais de leur télescope: oscillation de l'un à l'autre ou substitution. De sorte que la visualité passe pour le géométrique et que la transparence optique (lisibilité) du visuel se confond avec l'intelligibilité logico-mathématique. Et réciproquement. » (Lefebvre, 2000, p. 344)

pas. La géométrie existe bien qu'elle n'apparaisse pas.

Reconnaître ce sens réel de la réinstauration de l'espace vide, comme présupposition de la capitalisation, n'amène pas à conclure que la réflexion critique sur ce processus s'épuise dans cette logique ou qu'elle soit suffisante. Ainsi, nous revenons aux conquêtes et aux dépassements de cette conception de l'espace, niant l'espace en soi et plaçant l'occupation de l'espace, les pratiques spatiales comme raison de son existence, déchiffrant comment l'on vit, soumis à ces stratégies et aux processus et rationalités économiques, dont la finalité est sa propre reproduction, la société n'étant qu'un simple moyen de se réaliser, pour sa propre finalité. Le mouvement qui suit tente d'éclairer le dépassement d'une interprétation basée sur l'idée du contenant vide comme un a priori. En effet, de ce qui précède, on peut conclure que cette présupposition n'est pas naturelle mais produite selon les stratégies et intérêts du capital qui se place comme une fin. La violence de la constitution des espaces vidés ne peut être examinée qu'à partir de cet espace vide, produit d'un processus historique et non propre à la naturalité ou matérialité des choses. Il se transforme ainsi en un espace potentiellement productif. Si l'on interprète sa condition de vide comme naturelle, « théorico abstraite », propre à la nature de l'espace, comme neutre, de caractère transcendant à l'histoire et non comme une détermination sociale de l'espace sous le capitalisme, alors, on se trouve devant une mystification. Les formes topologiques de bases géométriques, qui traversent l'interprétation de l'espace et la nature des processus dans la formation économique-sociale capitaliste, trouvent leur signification lorsqu'elles établissent des relations complexes.

Harvey (1990, p. 393) questionne les conceptions de :

« l'équilibre spatial » lorsqu'il considère une Géographie Historique du Capitalisme.⁶

⁶ Que l'on évalue, inversement l'influence de l'écologie humaine, en Géographie, pour comprendre la notion d'équilibre qui englobe l'interaction entre l'homme et la nature, à l'instar de l'écologie végétale et animale. (Cf. Stoddart, D. R. Organisme et éco-système comme modèles géographiques In: CHORLEY e HAGGETT, 1974).

Pierre George (1984) parle d'une « Géographie du mouvement », considérant que l'on vit l'incertitude du futur immédiat ; les équilibres sont d'autant plus fragiles que les puissants moyens d'intervention augmentent; il suggère, dans ce sens, l'importance des facteurs techniques d'une modification très rapide des relations entre l'impact des appareils de production, des formes d'utilisation de l'espace et « l'héritage », qui combinent les données naturelles et acquises. Ainsi, la conception d'une Géographie active, qu'il décrit comme nécessaire, dès les années 60, est celle d'une Géographie vigilante aux contradictions internes, à tous les événements et à tous les conflits qui se projettent sur un espace qui n'est jamais neutre. Il rejette l'indifférence par rapport au quotidien et aux perceptions des populations affectées. (GEORGE, 1984)

À propos de la production de l'espace

Après ce préambule présenté ci-dessus, pour entamer cette réflexion, on peut localiser une pensée sur l'espace, qui le désigne à la fois comme mental et social. La tradition de l'espace en tant qu'espace mental est largement répandue et apparaît dans de nombreuses sciences. Pendant longtemps, il a envahi la Philosophie dans laquelle sa conception sociale était latente, mais où la relation entre le mental et le social n'est pas clairement établie. L'espace pourrait être interprété comme une des catégories par laquelle on caractérise l'objet, en lui attribuant une universalité, une identité au-delà de son caractère sensible. Ce serait une forme d'abstraction de l'objet à partir de l'objet.⁷

L'espace serait le contenant de ce contenu spécifique. Le contenant conférerait un autre statut au contenu cité en le retirant de la masse des objets sensibles. En termes spatiaux, il s'agirait d'un découpage, d'un

montage, d'un corpus, d'un groupement, d'un emplacement. (LEFEBVRE, 1974, p.171)⁸ À partir de cette notion, on peut affirmer :

1. Elle peut dériver en une véritable métaphore dont la signification se dilue en tant que concept. Les termes spatiaux utilisés comme des désignateurs prolifèrent.
2. Cette notion peut tomber dans l'idéalisme : l'objet pensé désigné avant l'objet réel, un a priori. Un exemple en Géographie : parfois, les cartes de divisions politico-administratives et les données officielles produites, selon ces limites, sont des exemples de découpages a priori, qui homogénéisent les natures diverses des objets. Dans ce cas, la Cartographie peut être une représentation qui re-présente l'objet réduit. L'objectivité représentée serait purement abstraite.
3. Une dérive peut se produire également, vers une version matérialiste de l'objet, lorsque l'on offre des contours spécifiques à des objets singuliers. Dans ce cas, l'objet est maintenu dans son isolement par rapport aux autres objets avec lesquels il établit des relations d'extériorité. L'objet, déjà configuré, maintient des relations avec les autres objets, également achevés. La formation du propre objet, comme fruit de relations complexes, est compromise. Il s'agit ainsi d'un matérialisme vulgaire.
4. Lefebvre a pu désigner, défini de cette façon, l'espace dans une science de l'espace : logique et seulement logique formelle. À partir de sa signification limitée, il y a un rapprochement à suivre.

Une autre possibilité de compréhension de l'espace se réfère à sa configuration d'espace social, comme produit de la société. Cette compréhension mène à une considération de descriptions empiriques de l'ensemble des objets. L'espace comme point de réunion de l'ensemble des produits. La difficulté réside dans le dépassement de la limite de la compréhension : celui de "l'objectivation du social". De nouveau, il s'agit d'une conception qui désigne un objet dans son achèvement ; les processus de formation et de structuration, qui se fondent, sont atténués dans l'analyse. Dans ces termes, un abordage est possible, celui de la

⁷ Chorley et Hagget, citant Bunge, discutent l'objet de la Géographie, en ces termes: « la profession peut, pour une question d'efficacité, commencer à se subdiviser en plusieurs branches théoriques spatiales, comme des problèmes de points, d'aires, de descriptions de surfaces mathématiques et des problèmes de localité centrale, au lieu de la division actuelle en climatologie, géographie des populations, formes des terrains etc. ». Ils complètent: « en général, nous sentons que l'analyse géométrique offre une alternative logique, consistante et géographiquement plus importante, à la focalisation de 'l'élément orienté' avec sa tendance inévitable de subdiviser la géographie et de l'orienter vers des disciplines systématiques externes importantes ». (CHORLEY e HAGGETT, 1974, p. 15)

⁸ Les hypothèses sur les conceptions de l'espace, annoncées par la suite, trouvent leur apport dans le livre « Le droit à la ville, suivi de Espace et politique », de Lefebvre (1974).



hiérarchisation spatiale intra-urbaine en fonction des inégalités sociales (une analyse écologique du tissu urbain). En Géographie Urbaine classique surgit la conception des fonctions, comme synthétisatrices de la qualité urbaine: religieuse, industrielle, commerciale etc. À elles seules, elles ne permettent pas une connaissance suffisante. L'abordage de la région, qui englobe et est englobée par la ville, complète cet abordage, comme des relations constituées à partir de l'urbain.

À la limite, cette conception plus empirique n'échappe pas à une notion matérialiste plus précaire : « dans laquelle on ne conçoit que l'objet, la réalité, l'acte sensoriel, sous la forme de l'objet ou de la perception, mais non comme une activité sensorielle humaine, comme pratique, et non de manière subjective ». (MARX e ENGELS, 1977, p.118)

Il faut une notion qui place, clairement, les processus sociaux de production, dans leur historicité. Il faut s'orienter vers une conception de la production de l'espace qui exige plus que la logique formelle.

Nous étudions la logique formelle et la logique dialectique en fonction d'un projet : celui de comprendre la dialectique spatiale et les contradictions de l'espace.

Selon notre hypothèse, il ne serait pas possible d'arriver à cette compréhension sans cette médiation.

Au niveau du réel et au niveau de la représentation, notre époque, qui est celle de la reproduction des structures de la société moderne, fait en sorte que la logique devienne réelle et non pas seulement pensée.⁹ Rien qu'en considérant l'interférence de la logique sur la réalité concrète, comme stratégie sociologique, il est possible de comprendre cette autre dialectique et d'établir le passage des contradictions dans l'espace vers

celles de l'espace. On observe qu'au-delà des conflits sociaux et des différences sociales persistantes s'instaurent, se recouvrent et s'amplifient, les différences spatiales d'accès à l'urbanisation. Nous avons alors un découpage de classe qui renvoie, dans cet exemple, à l'idée de centre et périphérie. Un prolétaire est, à la fois, un possible habitant de la périphérie. Et, le centre et la périphérie conduisent à la logique des ensembles et des sous-ensembles, des découpages spatiaux, des segmentations, donc, de l'interférence et de la réalisation de la logique formelle sur le terrain. Et ces masses expulsées vers les périphéries doivent être intégrées ; il y a donc à la fois expulsion et tentative d'intégration. Plus encore, le processus comme un tout, ne se résout pas dans une logique formelle, instrumentale ; il se produit une centralité, centralité de périphérie et, simultanément, la tentative de son contrôle qui inclut la métamorphose des contenus de la centralité.¹⁰

Il est donc nécessaire de considérer ces réalités entremêlées, relatives aux différences entre classes, groupes, ethnies etc. et les différences spatiales ; ces dernières suggèrent la présence active d'une logique structurelle et fonctionnelle qui réfère aux termes de la production de l'espace social, contenant la réalisation pratique de la logique des ensembles. Si l'on tient compte de cette inclusion, on avance en direction de la dialectique de l'espace. L'organisation des ensembles et des sous-ensembles, la division et l'intégration de la population, selon les stratégies spatiales, tendent à la stabilisation, à la reproduction, mais les centres implorent¹¹; « l'exclusion » d'une masse croissante de la population, des fruits de la richesse produite, est un fait incontesté avec toutes les subversions qui peuvent ainsi survenir; l'équilibre ne peut être maintenu. De nouvelles relations sociales peuvent être produites à l'intérieur de ces espaces ainsi configurés. La périphérie en tant que provisoire, en tant qu'instrument de processus économiques futurs de valorisation peut également être observée; nous sommes ici au niveau des contradictions de l'espace.

« À la dialectique du temps, des groupes, se superpose une logique sociale, en tant

⁹ Il s'agit d'une des contributions, dans les plus significatives de l'œuvre de Henri Lefebvre. Dans ses écrits datés de 1983-84, l'auteur signale encore que, même en termes méthodologiques, il est possible d'examiner de près et de développer la pensée de Marx, en la complétant. « Il faut souligner que la logique est devenue opérationnelle, c'est-à-dire qu'elle entre dans la pratique sociale; et ceci de plus en plus avec ses applications qui vont de l'organisation du travail productif à l'emploi militaire et politique des ordinateurs. Comment ne pas reconsidérer les rapports de la logique et de la dialectique? Même si l'on reste attaché à cette dernière, même si l'on continue à déceler au sens de Hegel et de Marx la 'travail du négatif' (et ceci au cours de ce qu'on appelle la ' crise '), une problématique nouvelle surgit des rapports entre la logique et la dialectique. » (REVUE LA SOMME ET LE RESTE – ÉTUDES LEFEBVRIENNES, 2002, n.° 1 - juil.-sept. 2002, p. 24)

¹⁰ Un travail exceptionnel sur ce sujet: Rocha (2000).

¹¹ Sur la dialectique de la centralité, voir le chapitre III de Lefebvre (1999).



que stratégie de reproduction, englobant la planification ; les investissements massifs dans la production de l'espace, y compris ceux de l'État ; ces structures qui dominent l'espace, concrètement : politiques urbaines, investissements et gestion centralisée, en assainissement, habitation etc. La médiation de cet(te)s stratégie(s) de reproduction permet de comprendre la qualité nouvelle de la contradiction, dans l'espace vers de l'espace. [...] ». (DAMIANI, 1999, p. 51)

« [...] C'est cet espace formel qui domine. Le quotidien et le vécu lui échappent. Ou mieux, on programme le quotidien. Les lieux neutralisés, hygiéniques et fonctionnels comme les avenues, destinées à la circulation des automobiles. Toute la rationalité économique et politique pèse sur le quotidien en tant que vécu. » (DAMIANI, 1999, p. 52)

« On pourrait parler d'un degré zéro de l'espace qui se définit par la tendance à la neutralisation des contenus vivants de la vie sociale, les qualités sensibles, les contradictions, les différences. C'est :

« l'espace montré en spectacle [...], l'espace livré à la circulation, l'espace désertique, fût-ce au cœur de la ville ». Il s'agit « d'une collection de lieux neutralisés, aussi neutres que possible, mais affectés à tel ou tel usage »¹².

« Cet espace abstrait réunit le spectacle et la violence, l'efficacité de l'esprit analytique dans et par la dispersion, séparation, ségrégation¹³. La réunion de forme hétéronome est autoritaire, et réalise la séparation. » (DAMIANI, 1999, p. 53)

« [...] on déchiffre l'espace social réduit à l'espace « pur », froid, comme stratégie. Réduisant ses contenus. Médiation perturbatrice, empêchant la vie, le sens de la vie.¹⁴ [...] On peut penser à deux niveaux de réalisation concrète de la logique formelle, en tant qu'institutionnel :

- un niveau véritablement réel, qui est celui qui mouvemente les interférences, privées et publiques, dans l'urbain: celui de l'action concrète. Définissant l'urbanisation comme un secteur productif [...]

- un niveau qui se réalise sur le plan des représentations. Le discours, la structure, les arguments, les images des plans sur l'espace. Il représente la rationalité mais aussi la rationalité qui s'affirme comme collective bien que ses contenus cachés révèlent la privatisation du public. Au niveau de la représentation, le public se réalise et le collectif dans la pratique appuie le domaine des intérêts privés. Cet enchevêtrement médiatique nous assaille, envahit la pensée scientifique, perturbe la lecture du réel. Sa dimension ajoutée est propre à notre époque. Grâce à l'information quotidienne, ces représentations se généralisent, affirment politiquement les uns au détriment des autres. L'aliénation politique, dévoilée par Marx dans *La question juive*, devient actuelle. Nous vivons la représentation de la collectivité et non la collectivité réelle, dans une véritable hétéronomie des sujets sociaux : les identités concrètes substituées par l'identité abstraite.¹⁵ [...]

Les contradictions, la vie, traversent cette double structure durcie, dont le calme cache une violence imminente. [...] ». (DAMIANI, 1999, p. 54-5)

« La dialectique résultante naît de l'introduction de contenus adverses, résistants, irréductibles aux hiérarchies sociales et spatiales. Ils vont de la confrontation par la violence, à l'organisation consciente de la contestation [...] » (DAMIANI, 1999, p. 52)

L'espace, à mesure qu'il est produit et à partir des manières de plus en plus puissantes d'y interférer, finit par atteindre les diverses dimensions de la vie humaine – sociale, individuelle. Et il est impliqué, en tant que marchandise, dans le flux mondial des capitaux, qui englobe un processus financier intriqué.

Mais il faut aussi tenir compte de ce que cet espace réduit et entièrement englobé par le travail abstrait et par les rapports du marché, donc dilacéré, reproduit, à partir d'un « esthétisme » l'apparence d'une certaine organicité de la vie, imitant la réunion des moments de la vie. « C'est l'esthétisme qui unifie les fragments fonctionnels d'un

¹² Cf. DAMIANI, 1999, p. 54; avec des citations du livre *La vie quotidienne dans le monde moderne*, LEFEBVRE, 1968, p.339.

Lefebvre (1984, p. 223).

¹³ Cf. Lefebvre (2000 p. 355)

¹⁴ Cf. Marini, in: Martins (1996, chapitre 10)

¹⁵ Cf. Lefebvre (1978, p. 387): Les composantes de cette identité abstraite sont réunies dans l'État : la marchandise, le contrat, la loi, la constitution politique, les statistiques, les règlements administratifs et de police etc. « En bref : les diverses chaînes d'équivalence, dont l'État prononce, en l'effectuant, l'équivalence générale : l'Identité. »



espace disloqué, réalisant ainsi leur caractère homogène et fracturé » (LEFEBVRE, 1974, p. 176). Comment ? En masquant l'unifonctionnalité, dans un esthétisme non fonctionnel, simulant le ludique, la fête, déguisant cette fonctionnalité stricte de valeurs « culturelles », artistiques qu'il ne possède déjà plus. Voilà l'exemple des espaces « libres », apparemment détachés du travail, comme des espaces de diversion et de récupération qui, à leur tour, sont carrément impliqués dans les négoce du tourisme, qui les projettent de plus en plus et qui servent à les reproduire.

Sur la métropole et la fragmentation

Introduction

Je ne me sentirais pas à l'aise si j'interprétais l'urbain sans m'interroger avant sur sa place dans la compréhension de la formation socio-économique capitaliste. J'ai même douté de sa présence parmi les contradictions cruciales apparues au long de cette compréhension. De ce point de vue, le fondement de sa pertinence est l'impressionnante entrée de l'espace entier dans le monde des marchandises. Il y aurait une historicité propre à ce monde et à ce stade, celui qui absorbe complètement l'urbain, pas seulement l'industrialisation qui a alimenté le processus - incluant un capital fixé de plus en plus grand -, ce qui l'expliquerait de manière stricte ; mais un capital fixe indépendant¹⁶ ajouté - nécessaire aux industries mais non interne au corps industriel - le ferait. Donc, du point de vue économique, cette question n'est pas facile à

¹⁶ « Il y a des circonstances dans lesquelles le capital fixe ne se manifeste pas comme un simple instrument de production au sein du processus de la production, mais comme une forme indépendante du capital, par exemple, sous forme de chemin de fer, de canaux, de chemins ou de canalisations d'eau, comme capital incorporé au sol etc' [...] Il agit, comme l'a dit Marx, 'comme la précondition générale de la production' ». Un processus particulier de réalisation de la valeur est lié à ce capital fixe. Il s'agit de David Harvey, citant les Grundrisse, de Karl Marx. Harvey, poussé par les Grundrisse, complète cette caractérisation du capital avec la conception du milieu construit, « qui comprend des valeurs d'usage cristallisées dans le paysage physique, que l'on peut utiliser pour la production, l'échange et la consommation [...] en un mot, toute forme [matérielle] à la surface de laquelle le produit de l'industrie doit s'unir solidement [...] La position ou la localisation spatiale constituent l'attribut fondamental du milieu construit [...] Toute la question de l'ordre spatial du milieu construit doit donc être considérée [...] » (HARVEY, 1990, p. 231, 232, 238)

résoudre : les investissements sont un mélange complexe de capitaux qui concernent l'État et le capital privé. La lecture de David Harvey (1990) permet quelques éclaircissements sur le thème :

Il y a des espaces vides, à remplir, dans cette lecture de l'urbanisation, qui dépendent de la connaissance de la critique à l'économie politique.

Nous vivons dans une économie en crise, ou critique, et la compréhension de ce stade implique la connaissance, nécessaire au dévoilement de l'urbain, des processus de valorisation et de dévalorisation concomitants et composés. C'est à dire que, pour que la valorisation du capital se réalise, il est nécessaire d'inclure, internement, la dévalorisation. Le profit se transforme en intérêts et rentes, entre autres, parce que la vie économique du capital fixe est agitée et de réalisation difficile. C'est une économie qui garde le sens de l'argent, comme moyen de circulation, comme mesure de valeur et comme argent capital et ses contradictions ; donc, la relation du capital réel face au fictif.

L'économie urbaine est essentiellement financière ce qui signifie : complexité de distribution de la richesse produite; présence de la richesse réelle et de la richesse fictive ; l'État et les finances publiques comme stabilisateurs; monopolisation du capital; économie critique.

Les crises font partie de cette économie, elles sont internes. Elles ne définissent pas un état d'exception mais les déterminations d'une économie contradictoire.

L'urbain révèle les crises, il est lui-même en crise, plus encore en état critique: une économie financière à la dérive; l'État produisant tout un ordre d'endettement pour la freiner; l'explosion de l'urbain et la programmation de la vie quotidienne, comme stratégie de la reproduction critique. Donc, la négation de la vie sociale et urbaine. En d'autres termes, une urbanisation critique, qui a pour horizon, la « vie » misérable : survie sordide ou augmentée - cette dernière caractéristique se réfère aux classes moyennes et, même ainsi, ce n'est qu'une survie.

C'est une économie à la fois globale et localisée ; ou plus exactement, qui dépend d'une théorie de la centralité. Les différences locales se reproduisent et les stratégies sont globales ; alors, la centralité apparaît. Ici



s'annonce l'interlocution avec Henri Lefebvre et les situationnistes.

Le vécu et l'histoire sont les résistances, les dérives. La production de l'espace capitaliste définit un balayage dans lequel il y a des restes, des sédiments : culturels; civilisateurs; propres à une économie contradictoire; du corps individuel et social, exproprié et exploré, qui se pose. Aucune stratégie ne parvient à être absolue.

Il ne s'agit pas seulement d'une économie contradictoire ; mais d'une situation historique dans laquelle les termes contradictoires sont détériorés.¹⁷

NOTES¹⁸

Pourquoi ce lien entre la métropole et la fragmentation ? Dans un premier temps, il semble évident. La métropole est une ville en état d'autodestruction. Les processus qui sont à la base de sa croissance, sont aussi et en même temps, ceux qui la nient. Comment se produit cette négation ? La ville n'est déjà plus une totalité. Totalisée par l'économie, ordonnée par les affaires, en particulier, financières - difficilement perçus, enveloppant des relations et intérêts complexes, certains souterrains -, la ville se produit, négativement, tout en produisant un espace fragmenté. La paire se définit alors comme fragmentation-unification. Les innombrables relations espace-temps possibles, nées de l'histoire de ces espaces - en insistant toujours sur le contenu du spatial qui permet de préserver et de revivre les temps et le contenu des temps, qui est de se poser spatialement - sont niées. En effet, ce n'est pas cette totalité qui est vécue mais bien ses restes, produits de stratégies diverses ayant pour fil conducteur la circulation du capital: ce sont les moments de la production, de la consommation, de la circulation proprement dite, avec une unité implicite entre eux, mais

l'autonomie aussi ; ce sont, aussi, des moments divers du capital puisqu'il se réalise de manières temporellement différentes ; et c'est le pouvoir étatique qui l'appuie. Appuie de plus en plus nécessaire, si l'on considère l'importance grandissante, dans la production et la reproduction du capital, du capital fixe indépendant, investissement majoritairement subsidié par l'État. L'empire de l'économie sur l'urbain ou l'urbain comme économie, métamorphose la réalité urbaine en fragments urbains, définisseurs de la métropole. Comment les totaliser ? Par une unification qui vient du haut et est orchestrée par les intérêts mentionnés. L'unité est stratégique et ce n'est qu'au niveau de la perception qu'elle parvient à produire une forme de conscience quotidienne. Il est clair que cette situation est vécue de manière contradictoire mais on ne conçoit que partiellement une manière de la dépasser. Henri Lefebvre parle d'une opposition stagnante : « où les termes s'affrontent « face à face », significativement, puis se brouillent, se mêlent dans la confusion. » (LEFEBVRE, 2000, p. 257) Il conclut : « Faute d'un tel dépassement dialectique, la situation stagne dans l'interaction grossière et le mélange des « moments », le chaos spatial. »(LEFEBVRE, 2000,p. 257)

Il y a longtemps que parmi les géographes, les idées d'un chaos urbain, d'un désordre urbain, d'un manque de planification urbaine, sont rejetées, en tant que justificatives, car elles équivalent à la non reconnaissance des stratégies présentes dans la production de l'urbain. Ici, le chaos spatial est traité de manière différente : il se réfère aux dérives du sens de la fragmentation dans l'urbain; il n'est pas considéré au niveau de la description phénoménologique, mais sur le plan de l'analyse du processus de la fragmentation. Les nombreux espaces impliqués dans l'urbain, neutralisés, niés, sont vécus dans une sélection fragmentée d'espaces qui produit, pour toutes les classes sociales, non pas la vie mais la survie sordide ou améliorée, respectivement, pour les prolétaires et les couches embourgeoisées.¹⁹ Comment « vivre » des fragments ? D'abord, la considération selon laquelle on admet la négation de la vie ; deuxièmement, au-delà tout type de

¹⁷ La dialectique n'apparaît pas comme une prémisse ou une méthode atemporelle.

¹⁸ À partir de ce moment, les observations sont le fruit d'un débat qui commence dans le cadre du projet « Metrópole e Intolerância : a Produção do Espaço da Metrópole de São Paulo a partir da Implicação dos Espaços Sociais », coordonné par la Profa. Odette Carvalho de Lima Seabra, et dont font partie, comme chercheurs principaux, les professeurs Amélia Luisa Damiani, Ana Fani Alessandri Carlos, Ariovaldo Umbelino de Oliveira e Margarida Maria de Andrade; ce projet est associé au LEI-LABUR (Laboratório de Estudos sobre a Intolerância e Laboratório de Geografia Urbana), FFLCH, USP.

¹⁹ Sur la question de la survie: Cf. Vaneigem (1980) et Debord (1992); parmi d'autres textes situationnistes.



normativité, pour réguler les comportements, qui sont des formes de « vivre » les espaces et les temps réels, un esthétisme remplit les vides réels, les interstices entre les fragments. Donc, l'idéologie de la croissance, du progrès que la ville signifie, avec tout l'apparat des transports et services présents ; les loisirs dans et en dehors de l'urbain, en le prolongeant; la propagande qui vend non seulement des produits mais un « mode de vie » familier au signifié de la ville, ou même, dans un réflexe inversé, propre à ce que serait l'anti-ville; les discours sur la métropole et son lien avec le moderne, avec un changement de vie, la possibilité d'un emploi etc.

La critique que l'on prétend construire sur le processus de fragmentation urbaine va au delà de son discernement, de sa négation ce qui nous renvoie à la ville comme totalité possible, dans un processus de dépassement; mieux encore, à l'urbain, comme totalité possible (dépassant l'expérience de la métropole). Pour cela, nous proposons de rompre avec cette intégration dans la fragmentation, sur le plan de la production d'une connaissance qui reconnaisse ce qui existe et établisse dans le processus analytique, quelques modifications. Guy Debord, à propos de l'objet - la vie quotidienne - observe : « [...] la modification est toujours la condition nécessaire et suffisante pour faire apparaître expérimentalement l'objet de notre étude, qui à défaut resterait douteux ; objet qui est lui-même moins à étudier qu'à modifier ». (DEBORD, *Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne, Internationale Situationniste*, 1997, p. 218)

Pour Henri Lefebvre, ce raisonnement est celui de la méthode de la critique à l'économie politique de Marx ; « une réflexion sur le virtuel guide la connaissance du réel (actuel) et réagit, pour les éclairer sur les antécédents et conditions ». La modernité n'était pas encore bien constituée et n'était encore qu'une virtualité annoncée quand Marx prévoyait déjà l'extension du « monde de la marchandise » et du marché mondial avec toutes ses implications. Et il demande : « Cette démarche ou méthode consiste-t-elle en une extrapolation ? Non, mais en une pensée à la limite, poussant à l'extrême une hypothèse [...] L'hypothèse poussée à l'extrême permet de découvrir les obstacles et de formuler les objections » (LEFEBVRE, 2000,

p.252-3); dans ce cas, à la totalisation potentielle de « l'urbain » dans une économie politique de l'espace.

La perspective analytique de ce travail suggère, aussi, d'insérer des modes d'abordage de l'objet qui incluent une action sur celui-ci et non pas seulement sa contemplation. Il est bon de rappeler que la relation directe avec l'objet d'étude est traditionnelle en Géographie. Il n'est pas déplacé d'affirmer que les travaux sur le terrain, pour les géographes, constituent des moments expressifs de leurs recherches ; ainsi, la dérive, procédé situationniste, comme forme de connaissance, sommée à l'abordage du champ de la géographie, alimente notre inquiétude quant aux possibles espaces sociaux impliqués, occultés et supprimés par la fragmentation urbaine.²⁰

Seule une pensée strictement abstraite définit les frontières ou les contours nets de n'importe quel fragment urbain ou de quelques sélections fragmentaires puisqu'il s'agit d'un enchevêtrement ou de réseaux entre réseaux d'espaces qui se pénètrent.²¹ Aucun d'eux n'existe à moins que cela ne soit une existence relative. La tragédie de ce moment de la civilisation moderne est que l'on survit en n'occupant que des fragments. On vit en niant la propre vie sociale possible.

Ainsi, outre la reconnaissance de la propre fragmentation, jusqu'à sa limite, les restes, les résidus de ce processus, l'interdit, ce qui ne coïncide pas, pourront apparaître.

Constituer comme totalité, les espaces sociaux impliqués historiquement se ferait seulement sur le plan du possible ; il s'agit ici de suggérer l'administration de cette totalité possible, non tolérée, toujours neutralisée, donc, une approche de l'intolérance. Les

²⁰ « Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se présente comme une technique du passage hâtif à travers ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade. » (INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, 1997, p. 51) [...]

« Les enseignements de la dérive permettent d'établir les premiers relevés psycho-géographiques d'une cité moderne. Au-delà de la reconnaissance d'unités d'ambiance, de leurs composantes principales et de leur localisation spatiale, on perçoit leurs axes principaux de passage, leurs sorties et leurs défenses. On en vient à l'hypothèse centrale de l'existence de plaques tournantes psychogéographiques. On mesure les distances qui séparent effectivement deux régions d'une ville, et qui sont sans commune mesure avec ce qu'une vision approximative d'un plan pouvait faire croire. » (Op. Cit. 55)

²¹ Cf. Lefebvre (2000, p. 221).



fragments unifiés définissent des modes de tolérance répressive ou de contrôle totalitaire, une totalisation imposée, une forme de neutralisation des espaces sociaux historiquement possibles. Tels espaces, dans leur implication mutuelle, sont le refus de cette tolérance viciée, le refus de cette manière de tolérer, indiquant l'intolérance, au minimum pour ne pas coïncider avec telle totalisation, qui reproduit tout l'ordre d'inégalité et de discrimination.²² Aspirer à la connaissance des espaces sociaux impliqués, les redonnaitre, est presque impossible. La méthode d'abordage, dans cette intention, transite entre le vécu et l'histoire, une lecture de la production des fragments, ce qui a été laissé derrière, et les manières quotidiennes de traiter l'espace abstrait produit.

Et la totalité, serait-elle un acte de connaissance ? Serait-ce praxis ? La totalité vient de la reconnaissance des possibilités de la pratique sociale, ici définie comme pratique socio-spatiale.

Considérant sur la logique des espaces sociaux impliqués²³

Elle nous permet de faire la critique du processus de fragmentation spatiale, en vue de démontrer son impossibilité : le processus du vécu sélectif des espaces - copropriétés clôturées, ensembles résidentiels, quartiers misérables et embourgeoisés, régions riches et pauvres de la métropole, répartition fonctionnelle des espaces métropolitains - ne se complète jamais car les espaces sociaux se mélangent, inévitablement, même si l'on admet que, sur le plan de la conception et de la production effective des espaces, domine la logique abstraite de neutralisation de l'enchevêtrement des espaces impliqués. On peut, donc, décrypter, dans le présent, ces présences non conformes. Ce qui est à la base de cette connaissance est le niveau du vécu, compris en tant que niveau nécessaire de compréhension de la pratique sociale. À titre d'exemple, on peut citer la connaissance du quotidien et la quotidienneté qui démarque de nombreux travaux scientifiques, en particulier à partir de la deuxième moitié du

XXème siècle, parmi eux, les auteurs que nous accompagnons de plus près : l'œuvre de Henri Lefebvre et celle des situationnistes. On entend ici, par tolérance répressive, l'empire des espaces homogènes et, par intolérance innée, celle qui est constituée comme un processus nettement contradictoire ou comme un chaos spatial, englobant les espaces sociaux impliqués.

Les sédiments de l'histoire, constitutifs d'un espace déterminé, doivent être pensés suivant la même logique. On est ici face à un axe thématique de la Géographie, basé sur une longue tradition d'études monographiques. La perspective et la problématique présentées visent à dépasser l'historicisme possible de ces travaux et à les élever sur le plan de l'historicité grâce à la méthode régressive-progressive. De même, les espaces sociaux impliqués historiquement sont neutralisés, par un balayage propre à la production de l'espace abstrait moderne. La lecture de la limite de l'expérience historique de cette production nous conduirait à récupérer les possibilités historiques impliquées.

L'implication des espaces sociaux se projette dans le futur. Sur le plan du possible-impossible. La production de la résistance, du contre-espace et du contre-projet peut être pensée à partir de deux autres niveaux d'implication en examen.

À partir de la perspective de la « force subversive démontrée par les leçons de l'histoire et de la lutte des classes », la puissance illusoire d'un monde achevé, ordonné et réglé se défait ; on reconnaît le mythe qui l'entoure et son retard face au possible.²⁴

References Bibliographiques

- CHORLEY, Richard J.; HAGGETT, Peter (Org.). *Modelos integrados em geografia*. Rio de Janeiro: Livros Técnicos e Científicos; São Paulo : Edusp, 1974.
- DAMIANI, Amélia Luisa. *As contradições do espaço : da lógica (formal) à (lógica) dialética, a propósito do espaço*. In : _____; CARLOS, Ana Fani Alessandri; SEABRA, Odette Carvalho de Lima (Org.). *O espaço no fim de século : a nova raridade*. São Paulo : Contexto, 1999. p. 48-61.
- DEBORD, Guy. *La société du spectacle*. Paris : Gallimard, 1992.

²² À propos de la tolérance et de l'intolérance, lecture possible à partir d'un essai de Marcuse (1970).

²³ Récupération synthétique des discussions réalisées au LABUR à propos du projet de recherche en cours.

²⁴ A partir des leçons situationnistes.



_____. Perspectives de modifications conscientes dans la vie quotidienne. *Internationale Situationniste*, Paris, 1997.

- GEORGE, Pierre. A propos de la "géographie active". Réflexion sur la responsabilité des géographes. *Hérodote*, Paris, n. 33-34, p. 213-221, 1984.

- HARVEY, David. *Los límites del capitalismo y la teoría marxista*. México : Fondo de Cultura Económica, 1990.

- HARVEY, David. *Condição pós-moderna*. São Paulo: Loyola, 1992.

- HOBBSAWM, Eric J.; RANGER, Terence (Org.). *A invenção das tradições*. Rio de Janeiro : Paz e Terra, 1984.

- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE. Paris : Arthème Fayard, 1997.

- LEFEBVRE, Henri. *Le droit à la ville, suivi de Espace et politique*. Paris : Anthropos, 1974.

_____. *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Paris : Gallimard, 1968.

_____. *De l'État*. (volume IV). Paris : Union Générale, 1978.

_____. *A revolução urbana*. Belo Horizonte: Editora UFMG, 1999.

_____. *La production de l'espace*. 4. ed. Paris : Anthropos, 2000.

- MARCUSE, Herbert. Tolerância repressiva. In : _____; MOORE JR., Barrington; WOLFF, Robert Paul. *Crítica da tolerância pura*. Rio de Janeiro : Zahar, 1970. p. 87-126.

- MARTINS, José de Souza (Org.). *Henri Lefebvre e o retorno à dialética*. São Paulo : Hucitec, 1996.

- MARX, Karl. *A questão judaica*. São Paulo : Moraes, 1981

- MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. *Textos 1*. São Paulo : Edições Sociais, 1977.

- REVUE LA SOMME ET LE RESTE – ÉTUDES LEFEBVRIENNES. Paris, n.1, 2002. disponible sur le site : <<http://www.espaces-marx.eu.org/SomReste/S%26-NO1.PDF>>.

Consulté le 16 décembre 2002.

- ROCHA, Alexandre Souza da. *Centralidade e periferia na Grande São Paulo*. 2000. 117 f. Dissertação (Mestrado em Geografia) – Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2000.

- VANEIGEM, Raoul. *A arte de viver para a geração nova*. Porto : Afrontamento, 1980.



Odette Carvalho de Lima Seabra
 Université de São Paulo
 Département de Géographie
 Chercheuse CNPq
 odseabra@usp.br

TERRITOIRES DE L'USAGE : QUOTIDIEN ET MODE DE VIE

Qu'il s'agisse de métropoles ou de villes moyennes ou petites, il est bien connu que le phénomène urbain traduit les circonstances de l'urbanisation de la société. Il est devenu aujourd'hui banal d'affirmer qu'au Brésil, plus de quatre-vingt pour cents de la population vit dans des villes et que parmi les vingt pour cents qui vivent à la campagne, les habitudes de la vie urbaine se sont propagées rapidement. Il s'impose de considérer qu'il y a moins d'un siècle, ce pays était un pays agricole. C'est entre les années trente et soixante-dix, période spécialement importante en ce qui concerne la structuration du phénomène urbain, que s'est constitué un mode de vie à partir de la concentration de la population dans les villes.

Nous tenons à souligner que le quotidien urbain, comme cadre de vie, devient réel dans une synthèse très complexe de la ville et de la campagne ou de ce qui fut la ville dans l'Histoire. À un tel point que l'urbanité et la ruralité constituent des angles de vision qui englobent la société urbaine.

Le point le plus important à considérer dans ce bref essai est que dans l'urbanisation contemporaine, le quotidien émerge dans la métamorphose des formes d'usage du temps vécu ; que le quotidien urbain prolonge et



explique le sens de l'urbanisation capitaliste par la généralisation d'un mode de vie dans lequel les séparations se sont approfondies dans le domaine de la vie sociale.²⁵

D'abord, parce que la formation sociale capitaliste, dans son mouvement interne (production de valeur) et externe (réalisation de la valeur) n'a pu réunir et qualifier les éléments du monde matériel ou immatériel, séparés, qu'ils soient liés à la Nature ou à l'Histoire ; ensuite, parce que, à partir d'un certain point, le processus du capital a dû reproduire tous les éléments qui le constituaient alors que les entreprises et les familles ne se reproduisaient déjà plus d'elles mêmes. Il s'agissait de valoriser la valeur.

C'est dans ce sens que la concentration de richesse, du pouvoir et de la capacité d'ordonnance abstraite du monde traduisait l'affirmation positive de la ville à mesure que grandissait son importance et sa signification, dans le cadre des idées libérales du progrès.

Durant ce processus de la modernité, riche en contenus historiques, sociaux et psychiques, marqué d'impasses et de contradictions, un mode de vie s'affirmait (la quotidienneté moderne) qui, comme je l'ai dit, s'explique par les formes d'usage du temps en des lieux précis et stipulés, du mouvement de la propriété. Certes, les contradictions qui ont modernisé le processus social vers la modernité (production sociale et appropriation privée), sont évidentes dans la matérialité de l'urbain et dénotent l'empirisation du temps (Milton Santos). Elles

révèlent aussi un processus de valorisation de l'espace, implicite dans les relations sociales qui nécessairement, doit se territorialiser pour permettre une certaine appropriation. Ainsi, la spatialité spécifique du capitalisme, discutée lors de la mise en question des ségrégations socio-spatiales (décennie de 1970), devient plus complexe mais elle s'éclaire si on l'examine à partir de la vie quotidienne. Le quotidien ne peut en effet, se passer d'espaces et de temps appropriés (territoires d'usage) quels que soient les séparations ou le degré d'exclusion sociale qu'il comporte. Ce sont les bases inégales de cette société qui expliquent sa propre spatialité, que ce soient des quartiers bien équipés à haute valeur immobilière ou les aires précairement urbanisés. Comme exemple du premier groupe, à São Paulo, on peut citer les Jardins, les *condominios* de luxe, clôturés et enclavés dans le tissu urbain métropolitain qui prolifère dans toutes les directions ; le deuxième groupe comprend les occupations sur la rive des fleuves, par des tentes en toile ou en plastique, les favelas, les constructions précaires sur les versants abrupts.

Le fait est que les contradictions non résolues se sont accumulées et sont restées à la base de l'existence des uns et des autres. Elles (les contradictions) s'imposent, dans le domaine du vécu, des stratégies et des luttes pour la survie dans l'urbain car, pour rester habitant, il faut d'abord habiter, être celui qui utilise, qui délimite les *territoires d'usage*. Si bien que, à mesure que la condition de pauvre, en tant que pauvre urbain se définissait, surgissait parmi les riches, la nécessité d'administrer la séparation, identifiée ici comme auto-ségrégation. L'immense univers des affaires dans l'industrie et les services de sécurité privée, de plus en plus visibles dans l'espace urbain, met en évidence la lutte pour les territoires. Les murs élevés, les portails automatiques, les guérites, une armée énorme de portiers en uniforme bleu marin aux portes des édifices ou dans les stationnements, se retrouvent en tous lieux.

Dans sa matérialité, la métropole se compose de juxtapositions successives qui apparaissent comme des mosaïques déconnectées. Cette situation est très différente de la ville qui avait une centralité présumée (le centre ancien) vers lequel tout convergeait et à partir duquel s'articulait l'espace et les

²⁵ A mesure que l'industrialisation progressait et la masse laborieuse augmentait, la division du travail s'approfondissait, dans les fabriques et les services urbains. Parallèlement à la formation de la classe laborieuse (ouvriers textiles), autour de laquelle le débat sur la société capitaliste s'est centré, les occupations urbaines se multipliaient, tant dans la ville que dans les quartiers, autour des métiers les plus divers. Dans les fabriques se trouvaient les emplois et dans les villes, les occupations de caractère urbain.

Selon une approche d'économie politique, le contingent de travailleurs dans la ville se définissait par rapport à une armée industrielle de réserve, régulatrice de l'offre et de la demande du travail dans les fabriques. Cependant, il y a plus de deux décennies que nous sommes obligés d'admettre que ces schémas interprétatifs étaient trop simplistes. La mobilité inter-régionale du travail (migrations) peut avoir été dépendante, en grande partie, des nécessités systémiques de l'industrialisation. Mais il n'est pas moins vrai qu'elle a eu une fonction de préservation de positions historiques des élites dans les régions d'origine. En somme, même si l'on suppose qu'il y avait une relation ou quelque correspondance, entre le travail nécessaire et le travail excédent, il est certain que les villes abritaient toujours un contingent significatif de population excédante.



temps productifs. La ségrégation transparaisait dans l'opposition du centre avec le non centre et exprimait la conjonction de la ville, des quartiers et des faubourgs. Au cours de cette concentration urbaine métropolitaine, les séparations se sont approfondies car le centre (centre ancien) n'est pas le seul à avoir été annihilé ; les couches de la société à revenus plus élevés ont vécu l'expérience du retrait des quartiers centraux, lors de la formation de territoires exclusifs.

Ces territoires de l'urbain sont des inscriptions spatiales aux limites absolues, visibles dans l'ensemble de l'aire édifiée. Ses limites forment ce que l'on peut identifier comme une « ligne dure » qui sont les « zones » de contact, marquées par de singulières expériences de vivre le processus urbain.²⁶

Il y a donc deux niveaux d'analyse qui s'entrecroisent. Le premier concerne les séparations originelles, qui s'installent au niveau du quotidien banal, dans la vie de tous les jours, où persistent des traditions, des habitudes, des coutumes, la base et le répertoire des choses du peuple et d'où l'on peut cueillir des savoirs, des aptitudes pouvant devenir des produits et des choses. Et, ce qui ne se transformera pas, restera comme un résidu par rapport au mouvement du marché, intégrant parfois le folklore.

Le deuxième niveau d'analyse cherche une correspondance entre les éléments du processus social de la modernité (reproduction capitaliste de la société), impliqués dans le changement des formes d'usage du temps, dans leurs relations avec la valorisation de l'espace. Cette approche permet

²⁶ Les antinomies : fragmentation et coopération, cohésion et conflit sont les attributs qui expriment la nature des métropoles, correspondent à un degré exacerbé du développement de la formation sociale capitaliste, dans laquelle le capital financier (sous la forme d'argent et d'intérêts) peut articuler « par dessus » toutes les structures et moments de la vie sociale. La généralisation de l'économie des échanges s'est produite au cours d'un processus qui comprend des stratégies diverses de conquêtes et d'accumulation de richesses entre sujets privés et entre institutions. La dialectique qui s'est établie entre l'économie et la société, c'est à dire, une sphère agissant sur l'autre, mue par un système d'action traduites comme stratégies, ne nous permet pas de penser à une possible séparation entre société, économie et territoire, selon la pensée qui vise à trouver une nouvelle modalité de planification de nos villes.

C'est la généralisation des relations d'échanges qui, dans une superposition d'actions et de processus, donne l'impression que la fragmentation sociale n'est qu'une séparation formelle, que le conflit est un conflit en soi parce que, en réalité, l'échange se produit à la surface de la société.

d'approfondir la thématique de la ségrégation socio-spatiale et d'arriver à la formation des territoires de l'urbain.

L'hypothèse théorique qui soutient cet exposé est que l'urbanisation capitaliste est un processus de concentration (d'hommes, de produits et de choses) dans les villes, capable d'articuler les systèmes hiérarchisés des villes, par des flux matériels et immatériels, en une convergence qui donna sa forme à la métropole jusqu'au moment où le phénomène urbain a changé de qualité. Ce qui est fondamental dans ce changement, c'est la lutte pour les territoires. On peut affirmer que, du point de vue strictement théorique, le territoire articule le particulier au général ou le local au global, et que, en révélant le mode de vie, il élève le quotidien en tant qu'expression de la vie quotidienne, à la modernité, à la théorie et au concept. Toutes les abstractions se réalisent dans le quotidien urbain. De plus, le processus de valorisation de l'espace, en tant qu'abstraction de la forme de la marchandise, se réalise comme une abstraction concrète, en délimitant des territoires.

La métropole de São Paulo, bien que formée par une surface d'urbanisation continue, synthétise divers moments et aspects et se caractérise surtout par une figuration difforme.²⁷ Des espaces hyper, super-fonctionnalisés s'y succèdent presque indéfiniment, dans une succession d'homogénéité, généralement systémique que forment les lourdes structures urbaines. Celles-ci se superposent, se recoupent, fragmentent et cassent les formes antérieures de l'organisation de l'espace, plus ou moins organiques, comme celles des villes et leurs quartiers et faubourgs. On trouve, parmi les fragments dispersés de l'espace métropolitain, des fragments de quartiers anciens qui persistent comme des espaces résiduels et n'expriment aucune homogénéité. Ils ne sont pas fonctionnels et sont au contraire, presque tou-

²⁷ Il en résulte une sensation de chaos transmise par les villes devenues métropoles, comme dans le cas de São Paulo et qui n'est rien d'autre que la traduction des accumulations qui explosent comme des puissances inconnues. C'est pourquoi la problématique urbaine n'est pas spécifique de problèmes, elle est une synthèse supérieure, dotée de qualités propres. Il ne faut cependant pas penser que l'urbain n'a pas de logique parce qu'il produit une impression de chaos. Au contraire, il s'agit bien de la convergence de différentes logiques contradictoires entre elles.



jours, une entrave à la mobilité générale de l'urbain. On y trouve aussi des territoires exclusifs d'auto ségrégation (les *condominios* de luxe). Mais, à partir des permanences que gardent ces espaces résiduels, il est possible d'étudier les généalogies, les coexistences, les continuités et discontinuités, les temporalités et le devenir. Toute une histoire y est conservée, d'une manière ou d'une autre, une histoire vécue et ressentie, avec sa richesse et sa pauvreté, ses impasses et contradictions, qui sont en fait l'accumulation de temps sociaux et historiques.²⁸

Dans la métropole, la succession infinie de briques-dalles, briques-dalles est recoupée par les systèmes techniques qui font fonctionner l'urbain.

La concentration est telle que les termes multitude, chiffres astronomiques et sociétés de masse sont les désignations les plus adéquates pour aborder les contenus sociaux de l'urbain qui lui correspond.

Mais, au sein de cette société de masse, une approche des contenus sociaux de la vie se justifie car dans cette société, l'industrie culturelle (expression du marketing, en général) articule les systèmes de nécessités sur une base anthropologique dialectique (l'enfant et l'enfance, entre souvenir et mémoire, entre l'ancien et la personne âgée)²⁹

²⁸ Les différentes temporalités historiques restent inscrites dans les lieux. L'explication théorique porte sur les mécanismes propres à la reproduction capitaliste surtout parce que les relations ou les liens du capital en tant que forme de richesse, s'établissent en extension et profondeur. En extension, la reproduction capitaliste a toujours intégré, en mode systémique, de nouvelles aires et défini de nouveaux espaces d'action. Toutes les formes de colonialisme ont fini par réaliser ce processus. En profondeur, ces mêmes relations ont toujours eu le pouvoir de redéfinir l'histoire, celle qui est vécue comme une banalité, celle de l'homme commun et quotidien. Ainsi, à un certain moment, le travail salarié peut agiter les modes de vie. Actuellement, c'est l'industrie culturelle qui, en associant le temps libre aux loisirs, fait sa part et homogénéise « par dessus », les goûts, les aptitudes et les plaisirs.

²⁹ Dans le système des nécessités, les attributs immanents de l'être (genre, âge, couleur) sont redéfinis comme des particularités de la société et dans cette redéfinition, se structure et se restructure le système des nécessités comme par exemple, dans la dialectique de l'enfance et de l'enfant. Le droit de l'enfant est apparu et s'est justifié, moralement et intellectuellement, lorsque la distance entre l'essence « d'être un enfant » et l'enfance, en tant qu'institution de la société, s'est manifestée, comme une carence, comme de nouvelles nécessités. Dans ce sens, le pauvre urbain est celui qui devrait, qui pourrait voir ses nécessités remplies et pourtant, elles ne le sont pas. Dans la vie quotidienne, l'enfant souffre d'un manque d'enfance.

Ceci équivaut à considérer que la problématique de la modernité comprend, parmi ses étonnantes conquêtes, des carences nouvelles et toujours renouvelées lorsqu'elle transforme, par séparations et fragmentations successives, les attributs immanents de l'être.

Finalement, dans les parties qui suivent, je présente une discussion sur le quotidien et le mode de vie, basée sur un raisonnement qui tente d'articuler la formation du quotidien urbain aux formes de ségrégation socio-spatiale, manifestées par l'autoségrégation, et discute de certaines continuités du processus d'urbanisation.

La discussion privilégie le mouvement des formes parce que la question est justement de comprendre la logique des formes comme expression du mouvement des contenus. Cela revient à considérer qu'il est toujours possible de s'interroger sur le mouvement de la formation. C'est en ces termes que nous étudierons la vie quotidienne et l'autoségrégation.

QUOTIDIEN ET MODE DE VIE

Le quotidien urbain s'esquissait à mesure que l'industrialisation progressait et que les travailleurs remplissaient de vie les quartiers ouvriers en formation à São Paulo. La ville entière de São Paulo, des années quarante et cinquante du XXe siècle, fourmillait d'ouvriers avec leurs familles, leurs associations et leurs croyances. São Paulo en arriva même à être une société de quartiers. La vie publique, à cette époque, se présentait sous sa forme la plus exubérante. La centralité de la ville se traduisait par la concentration du commerce et des services urbains d'une part, en réponse aux appels de la civilité qui convoquaient aux manifestations et aux défilés civiques, d'autre part, parce que la ville était le meilleur endroit pour les divertissements et la contestation.

Avec l'industrialisation, la ville devenait le lieu de rencontre de la vie privée et de la vie publique tandis que la société civile gagnait peu à peu une visibilité historique et sociale. La ville entra dans un processus d'accumulation de richesses, fondé sur un ensemble d'idées de progrès et d'ordre public qui représentaient les principes de la civilité. Ceux qui avaient quitté la campagne depuis peu étaient fascinés par la ville, par la matérialité qui préserve tous les temps (ca-



thédrales, couvents, jardins et places publiques) et par les idées devenues des idéaux en circulation. La littérature fait croire que la ville était devenue la promesse d'un monde meilleur parce qu'une image avait été véhiculée, parmi toute la société, d'un monde plein de nouvelles possibilités, surtout pour les migrants ruraux qui abandonnaient leurs charrues et leurs pioches.

L'homme de lettres, Angel Rama, a décrit, au début de l'industrialisation et avec beaucoup de précision, la convergence ou centralité qui qualifiait la ville comme le lieu de liberté, d'anonymat qui préserve l'individualité. Sur la formation de la ville libérale, il écrit :

Si l'on tente de localiser sur une carte, les maisons où vivaient les écrivains, les rédactions des journaux où ils amenaient leurs collaborations ou là où ils exerçaient leur profession de journaliste du cadre ; les bureaux du gouvernement qui fournissaient des emplois (postes et télégraphes, bibliothèques, archives où ils travaillaient par une association superficielle avec la plume), les Universités où se formaient les carrières libérales vite abandonnées ; les Athénées ou salles de conférence et concerts où l'on dissertait, les cafés où l'on passait la plus grande partie de la journée, à écrire ou à participer d'un cénacle, ou à rechercher des aides financières, les théâtres où l'on affluait, soit pour rédiger des chroniques, soit à cause des actrices ou pour offrir ses manuscrits; les bureaux des avocats où ils étaient clercs ou bien où ils bavardaient sur l'art, avec un ex collègue établi, les sièges des partis politiques aux assemblées desquels ils accouraient et où ils exerçaient la vertu la plus appréciée de l'époque : l'art de parler en public qui consacre l'intellectuel ; les maisons closes où ils affluaient ponctuellement, jusqu'au jour de leur mariage ; les églises dans lesquelles certains se repentaient, les salles d'exposition de meubles où l'on exposait des oeuvres d'art ou les librairies, quand on examine ces points stratégiques sur la carte, ce que l'on trouve, c'est le centre ancien, ce quadrilatère de dix pavés de maison (plus ou moins), c'est là que se passait la vie active de la ville, c'était le salon public de la sociabilité où d'après les feuilletons de l'époque, les personnages se rencontraient par hasard. (RAMA, 1985, p. 143)

Cette ville, la ville libérale était à mi-chemin de la métropole ; elle a été consommée selon les préceptes d'une société tech-

nologique, industrielle et de masse, en formation. La métamorphose de la ville en métropole, en même temps qu'elle affirmait positivement la ville, réalisait l'anti-ville qui, au delà de la matérialité urbaine, était la négation de l'idéal civilisateur de la ville. Mais, au dedans, tel un fil qui relie tout le processus, se trouvaient les transformations des formes de l'usage du temps, motivées par l'approfondissement de la division du travail et la diversification progressive de l'emploi et l'incorporation des occupations domestiques dans les circuits de travail, par l'augmentation de la scolarité et par les nouvelles technologies qui pénétraient le quotidien. Ainsi, la mobilisation générale en direction des villes, entretenait le flux de travailleurs dans les fabriques et dans les occupations urbaines, tandis que la nature répétitive des formes de l'emploi du temps (logique de la reproduction) finissait par concerner le temps de travail et celui du non travail (de la famille, de la religion), dans un processus unique.

Des travaux simples mais très importants décrivent l'univers du travail, de la famille, de la fête et des drames de la vie dans les quartiers de Penha, de Bras, de Bom Retiro, de Barra Funda, do Belenzinho à São Paulo. La chronique de l'époque, se référant toujours aux premières phases de l'industrialisation de São Paulo, expose avec beaucoup de naturel, la constitution d'un temps social qui, par l'intégration des différentes sphères de l'existence (au travail et en dehors du travail) ferait apparaître la vie quotidienne comme une expérience de l'espace et du temps de la modernité ; cette littérature montre ³⁰ que de nombreuses accumulations seraient encore nécessaires. Mais surtout, cette littérature permet d'entrevoir, comment les espaces de représentation apparaissaient, comment ils gagnaient un contenu, lorsque les individus produisaient encore, pour eux-mêmes, le spectacle de la vie. Ceci était possible parce que l'espace existait et surtout, parce qu'il y avait un temps propre et commun auquel se dédiaient les enfants, les adultes et les vieux,

³⁰ Je me réfère spécialement aux chroniqueurs. Machado, Alexandre Marcondes (Juó Bananére) dans *As cartas d'abax'o Piques*; Machado, Alcântara: Brás, Bixiga et Barra Funda; Penteado, Jacó: Belenzinho 1910; Maffei, Eduardo. Greve; le roman de l'époque, Pedro Maneta.



dans des lieux appropriés. La fête n'était pas encore très séparée de la vie et par conséquent, les quartiers formaient un niveau de pratiques qui articulait le travail et la famille, presque toujours au même endroit, durant les premières phases de l'industrialisation.

Par rapport aux quartiers, la ville se présentait comme l'autre, le différent, le distant, le lieu à conquérir. À la perte graduelle des espaces de représentation correspond l'accélération de l'usage du temps, comme conséquence de la modernisation capitaliste, au fur et à mesure que le quotidien urbain (la vie quotidienne) se constituait.

À titre d'exemple, on peut rappeler que la thématique *de la ville et du cinéma*, comme objet d'étude, montrerait certainement la formation, vers les années cinquante, d'un lien interne d'articulation de la vie quotidienne, avec la diffusion de l'*American way of life*, modèle de vie ou mode de vie.

Il s'agissait déjà d'exhiber les équipements domestiques, l'automobile, le modèle de la famille, tout ce qui plus tard serait reconnu comme le mode de vie de la classe moyenne.

On ne peut laisser sous silence, l'importance de l'industrie cinématographique dans la conformation d'un mode de vie basé sur une culture propre au capitalisme, vu que le cinéma ritualisait la vie et élargissait considérablement le domaine du vécu. La relation ville et cinéma constitue un thème de recherche très riche.

Jusqu'à cette époque, le quotidien pensé comme banal et routinier réfléchissait encore le rythme cyclique du temps (jour et nuit). Les totalisations opérées dans la société, intégratrices de leurs différentes sphères au niveau de la politique et de l'économie (l'État produisant les lois et les normes et le marché dictant le prix/valeur des biens), n'avaient pas encore rendu nécessaire le passage du quotidien à la théorie et au concept. La famille, même la famille de travailleurs, était encore une unité productrice de valeurs d'usage. Mais c'est sur ce plan des routines que la vie quotidienne a émergé. Cependant, elle est apparue scindée, articulant dialectiquement le vivre et le vécu.

La vie quotidienne en tant que concept, renvoie aux contenus de la vie dans la modernité. Ceux-ci sont transformés, modulés par les technologies du quotidien, ce qui ca-

ractérise une manière de vivre ou un mode de vie régi par la logique de la marchandise.³¹

L'abordage du *mode de vie* traite nécessairement du plan de la vie immédiate, dans lequel se débattent le vivre et le vécu et où différentes matrices socioculturelles se confrontent aux impératifs de l'industrie qui colonise et exproprie le temps (avant approprié), l'assujettissant aux pulsations logiques du marché. Alors, sous les impératifs de l'industrie culturelle qui est un front avancé de la culture capitaliste et dont la matière première est la conscience individuelle de l'utilisateur³², cette industrie, par le biais de la publicité et de la propagande, sectionne les individus par genre, par âges, par goûts etc. etc. pour qu'ils soient fétichisés dans la personification de l'utilisateur-consommateur. Si bien que les équipements domestiques qui en principe libèrent, tout comme les médias qui en principe informent, agiraient décisivement sur les manières d'être.

Il faut souligner que c'est dans un processus élargi, aux dimensions et niveaux variés, que la vie quotidienne (le quotidien urbain) s'est configurée comme un mode de vie défini par des formes particulières d'emploi du temps qui ont fini par se traduire par des formes d'usage de l'espace. La vie quotidienne tend à s'ériger comme un système, sur les divergences entre les modes de vie et les moyens de vie (supports maté-

³¹ Le paradoxe vient du fait que dans la vie quotidienne, une distance incommensurable entre l'action de vivre et le vécu s'établit et que tandis que le « vivre » s'amointrit, le vécu traversé de discours, d'images et d'esthétismes, s'amplifie. Le monde de l'image qui nous entoure, mu par la logique de l'industrie culturelle, confirme ces raisonnements.

La vie quotidienne tend à se configurer en système au travers des technologies qui arrivent au quotidien et en réponse aux appels et justificatives qui envahissent le vécu et qui créent un monde imaginaire dans lequel les désirs deviennent des nécessités.

³² Le processus d'échange matériel avec la nature doit être un processus de codes symboliques tant que la société ne prend pas conscience d'elle-même, pensa Hegel. Pour cela, l'humanité de l'homme, à ses origines, était définie à l'intérieur de traditions religieuses, par des croyances et des mythologies. La nécessité d'une universalité abstraite qui articule l'existence, la justifie et lui attribue un sens est donc bien-fondée. C'est par le processus qui transforme le contenu matériel et sensible des choses en une équivalence d'échange, dont la forme phénoménique est l'argent, en soi indifférent au contenu, que se constitue l'universalité abstraite de la marchandise que l'on peut appeler de fétichisme. Ce qui est démontré ici, c'est que la vie quotidienne est le niveau de convergence de l'abstraction de la forme marchandise. Abstraction et fétiche qui ont soumis l'histoire entière de l'occident.



riels de l'existence), face à une équation de valeurs qui totalise le temps comme moments : de travail, de loisirs et de la famille. Dans la vie quotidienne, le vivre correspond à la dimension objective des pratiques tandis que le vécu, beaucoup plus ample, intègre la subjectivité et est dépassé par la rhétorique et les esthétismes. La relation entre ces deux niveaux fait naître la vie quotidienne. Cette vie quotidienne qui, en tant que concept, permet de discuter les différents niveaux de la problématique de la reproduction sociale.

Sergio Buarque de Holanda a affirmé très clairement, que la modernité instaurait un processus de complexification sociale car elle commençait à exhiber un ordre impersonnel et abstrait qui défilait l'ordre domestique et familial de la communauté. Il a démontré que l'ascension de la ville signifie en fait, un triomphe du général sur le particulier, de l'intellectuel sur le matériel, de l'abstrait sur le corporel. Que les abstractions sont fondées sur des pratiques et qu'en fonction de cela, elles pouvaient encore se doubler en représentations du monde rural ou du monde urbain, dans la ville

La question se pose de penser que la ville (sociabilité et spontanéité) et l'anti-ville (la ville soumise à la logique capitaliste), intégraient un processus unique et que l'affirmation positive de la ville accumulait des éléments de son dépassement. Les fonctions et les attributs économiques de la ville ont surpassé tous les autres ce qui, en termes historiques, correspond à la formation de la métropole capitaliste.

De sorte que, le quotidien urbain, résultat de la complémentarité entre industrialisation et urbanisation, est marqué par l'accélération du temps ; par la maximisation de l'usage des biens et facteurs productifs, autant que par l'approfondissement de la division sociale du travail qui répercute sur la disposition des moyens de vie parce qu'elle déclenche de nouvelles nécessités, augmente l'armée de travailleurs et diversifie les produits.

Par conséquent, il y a une forte tendance à ce que la disposition des moyens de vie s'altère. Les aliments, les vêtements, la demeure doivent être rencontrés sur le marché où ils sont uniformisés. Cela semble avoir été la condition pour que les fondements de relations propres au marché, à la

maîtrise de la valeur d'échange, se généralisent.

Les contingents de population urbaine, précairement urbanisée ou non, outre ceux qui continuent à arriver, doivent s'insérer dans les territoires de l'urbain. Espaces profondément recoupés par la propriété, divisés ou fractionnés, fonctionnels et structurellement articulés au niveau du quotidien, au travers de la consommation de marchandises. La marchandise et l'argent se dressent comme un *Deus ex-machina* mais sans pouvoir sortir de la pratique sociale (abstraction concrète). C'est pourquoi, en se réalisant (sur le marché d'achat et de vente), ils confirment les fondements de l'inégalité présumée, sanctionnant les territoires d'usage qui dans l'urbain, sont les espaces de ségrégation perfectionnée.

À ces arguments, le sens commun pourrait opposer l'idée selon laquelle les pauvres urbains ont toujours existé et que l'accommodation interstitielle des pauvres a toujours été problématique comme dans la ville de São Paulo où les rives des fleuves et les plaines insalubres ont été occupées. Il s'agit évidemment de faits que l'on ne peut nier. Mais l'histoire est autre, à présent ; c'est justement parce que des insertions ont été possibles, par les bords des espaces qui s'urbanisaient que les nombreux migrants et même la population résiduelle de paysans et de noirs, qui habitaient aux limites externes de la ville, ont pu trainer avec eux, des habilités ancestrales et même les moyens matériels à l'intérieur du quotidien. Actuellement, les pratiques, aptitudes et même les désirs intègrent la quotidienneté par la force du système des nécessités ; aucune comparaison n'est possible. Le traitement théorique de la question permet d'éviter des mal-entendus.

Le paradoxe est que la vie quotidienne, par le fait qu'elle articule le vivre et le vécu, intègre toutes les représentations du monde et reflète l'ensemble des valeurs et des idées d'une époque. Une grande part des stimulus et appels qui meublent le vécu, lorsqu'ils sont transformés en désirs, alimentent un flux de nécessités toujours renouvelées. Les désirs, même d'ordre social, doivent se résoudre dans chaque individu en tant que satisfaction de nécessité. Le désir est ressenti par tous. Entre le désir et la nécessité se situe la frustration qui composera l'univers des carences.



Les carences de l'homme urbain se traduisent généralement par la pauvreté des liens sociaux, le manque de temps, le manque d'argent (en ce qui concerne l'argent, il n'y a pas de limite), une liste presque illimitée. L'instrumentalisation des carences fait partie du drame de cette époque, rythmée par la violence urbaine, son plus grand problème.

On sait que les transformations, dans la base agraire, résultantes de la concentration de la propriété rurale ou fruit des technologies qui rationalisent les processus productifs, ont entraîné l'expropriation de la campagne et l'entretien des flux migratoires de la campagne vers la ville ; ces migrations campagne-ville, même si elles passent par des stades intermédiaires, trouvent leur point terminal dans les métropoles. Il en résulte que la fixation des migrants doit se produire sur deux niveaux de la pratique sociale : d'une part, l'insertion territoriale, par la formation et l'établissement d'un territoire d'usage qui correspond à l'espace de l'habiter (que ce soit des favelas, des lits chauds ou non) ; d'autre part, l'insertion dans la vie quotidienne, par la définition des formes de l'usage du temps. La vie quotidienne articule l'espace et le temps.

La modernisation fut le mot d'ordre de la 2ème Révolution Industrielle dont les effets sont devenus les causes et les motifs, de l'ensemble des idées de l'élite pauliste, très attachée aux entreprises modernisatrices de la ville, dès la fin du dix-neuvième siècle. Les ingénieurs, médecins, hygiénistes et pédagogues, travaillaient à la formation d'un corps normatif de l'État, affirmant les principes de l'organisation de la vie dans la ville. La modernité réflexive, comme l'a décrite Giddens (1977), était destinée à l'organisation des savoirs et à leur passage sur le plan de la vie immédiate des sujets, où ils se confrontaient à la tradition. Les savoirs seraient organisés comme des pratiques au travers desquels, en principe, une nation civilisée était en marche. Les hôpitaux, écoles, sanatorium, rues, ponts, illumination électrique et la ville elle-même qui gagnait de nouvelles formes, étaient liés au principe de la nation et de la citoyenneté, incluant les concepts et pratiques civilisateurs. Mais ce sont les qualités économiques de la ville qui ont prévalu.

En somme, nous sommes partis de la notion que le quotidien se réfère, en principe,

au cycle du temps, que la vie quotidienne est propre à notre époque (elle unit le vivre et le vécu) et que la quotidienneté est le rythme établi, dans la dialectique, du vivre et du vécu. Il reste donc à considérer, au cœur de ce mouvement contradictoire, d'abord, la manifestation des modes de vie au quotidien et ensuite, une brève analyse de la vie quotidienne, comme unité de l'espace et du temps.³³

DE LA SÉGRÉGATION À L'AUTO-SÉGRÉGATION

La transformation de la ville en métropole expose, avec véhémence et sans commisération, les limites très étroites de la reproduction de la vie ; nous arrivons à la notion des territoires d'usage, fruits de l'autoségrégation, conçue et administrée comme des territoires exclusifs. À présent, de manière beaucoup plus grave qu'en d'autres moments de l'histoire urbaine, la ségrégation socio-spatiale qui s'opère, est perçue et vécue comme une contradiction innée du processus de la reproduction sociale. C'est pourquoi, l'inclusion perverse (exprimée par les sous-habitations, les invasions, les favelas) de ceux que l'on suppose exclus, ne passe pas inaperçue et expose, à la société entière, la problématique de l'urbanisation, comme un problème de la reproduction de la vie. La question est donc aussi comment naître, vivre, se déplacer et mourir dans ces conditions de mobilité qui tend à être circonscrite aux territoires qui ont gagné une conformation dans le dessin urbain. La ségrégation, comme on le sait déjà, s'intègre à la praxis sociale. Elle donne une forme aux espaces de l'habiter et forme des ensembles homogènes. Qu'il s'agisse des *condominios* fermés, des ensembles résidentiels, des centres d'entreprises, les occupations des aires périphériques des métropoles ou des rues et jardins se ferment au public, et leurs caractéristiques les plus significatives sont programmées et

³³ Dans *A Natureza do Espaço*, Milton Santos (1996) propose le problème de traduire l'unité synchrétique : espace-temps, en une catégorie analytique. Son exposé éclaire de nombreux courants de la Géographie qui, dans une tentative d'articuler ces catégories sur le plan de la connaissance, gardaient une certaine ingénuité par rapport à la complexité du processus social dont elles devraient s'occuper. Il a nié avec véhémence que la jonction de la Géographie avec l'Histoire puisse répondre de manière satisfaisante aux nécessités qui se présentent pour la connaissance du présent. (p. 41 et autres).



relationnées à la sécurité, comme nous l'avons déjà mentionné.

Dans ces stratégies, des uns et des autres, vers la formation de territoires exclusifs, une auto-ségrégation se produit déjà conçue et administrée.

Mais il faut encore remarquer que si la ville (pré-condition pour la métamorphose du capital mercantile et industriel) et ses quartiers et faubourgs, ont un précédent historique par rapport à la périphérie urbaine et à la métropole, ces dernières constituent les configurations qui confirment la spatialité propre au capitalisme comme formation sociale. Elles traduisent en même temps, le *phénomène urbain par la présence de grands contingents, la fameuse société de masses et par la fragmentation systématique des formes d'usage de l'espace et du temps, toujours impliquées, en rentabilité économique et la rationalité technique*. C'est le cas par exemple, des grandes structures fonctionnelles de l'espace (voies de circulation rapide, métro, grands stades...) qui s'installent sur les espaces historiques de la vieille ville. Ce sont des structures, de grande homogénéité technique, se superposant aux espaces historiques qui eux restent résiduels.

L'autoségrégation n'est rien de plus qu'une ressource stratégique qui vise à administrer la séparation existante dans les territoires de l'urbain. Par conséquent, l'appropriation qui est la jouissance du temps et de l'espace sous les déterminations et les impératifs du mouvement de la propriété en général, est forcée et restreinte, ne permettant les expériences du vivre, qu'au niveau du dérisoire, du fait que rien ne peut se substituer à ce qui a été la plus grande de toutes les richesses, la ville.³⁴

Ce qui caractérise l'espace urbain, c'est que les temps sociaux et historiques s'y accumulent et provoquent une apparence de chaos ; c'est qu'il est le point de convergence des stratégies de valorisation et que les politiques publiques destinées à la gestion sont souvent

influencées par de nombreux et divers intérêts privés. La production de l'urbain et la forme matérielle qui résume tout le processus de l'urbain, se présente comme un très vaste terrain de recherche.

En termes de contenus sociaux de l'urbanisation, il faut considérer que les gigantesques périphéries, configurent, dans leur ensemble, un paysage de grande homogénéité et qu'elles correspondent à la manière dont la population pauvre, travailleuse et parfois migrante, s'est accommodée dans les villes. La contrepartie de cette « périphérisation » s'est manifestée sur deux plans : tout d'abord, la saturation du centre ancien de la ville, où ce contingent s'est rendu, à la recherche de moyens de vivre, dépassant les formes d'usage de l'espace interne de la propre ville ; il succombait à la ville de l'ordre. Le deuxième plan est celui du confinement des populations de revenus plus élevés dans les *condominios* exclusifs.

Il résulte de cette nouvelle ségrégation, que l'espace public entre dans un autre ordre de considérations : ce n'est pas un lieu par lequel les personnes circulent ; c'est à peine un lieu d'accès et de passage vers des points prédéterminés, de préférence en voiture. Il correspond au vidage des aires centrales, de leurs fonctions plus nobles, celles qui articulaient la vie civile et politique dans l'espace public.

Mais, depuis les années soixante et dix, un phénomène propre à São Paulo bien que non exclusif, attirait déjà des couches de classe moyenne qui se structuraient autour de la consommation de biens durables et de professions libérales, à la recherche une forme exclusive d'habiter, parce que l'automobile le permettait. Les shoppings se sont transformés en lieux d'achats et de diversions et les autos-trades qui se sont valorisées par ce commerce concentré, ont permis l'apparition de lotissements qui donneront leur origine aux *condominios* des alentours de São Paulo.³⁵

Il est devenu possible pour ceux qui disposaient de leur propre moyen de transport, de

³⁴ Selon Lewis Mumford, "A cidade na História", et également Fustel de Coulanges, "A cidade antiga", les possibilités d'agrégation que la vie dans la ville a permis, sont responsables des conquêtes fondamentales du processus de l'humanisation. Ces auteurs nous ont montré que l'individualisme immanent à l'Être pouvait être découvert, vécu et relativisé chez l'autre, en fonction de la vie sociale dont la ville fut le centre. Mais la ville ne pouvait pas tout. Ses limites sont apparues comme circonstances du développement de la propriété, sous la forme de capital, à un niveau d'intégration qui sera discuté ci-dessous, en tant que globalisation.

³⁵ Le succès du processus de substitution des importations (Plan des objectifs) qui a conduit à la création de compartiment de l'industrie des biens intermédiaires parmi nous, a permis la structuration de cadres moyens dans la société. Ceux-ci, à la fin des années soixante-dix représentaient déjà une classe moyenne urbaine expressive qui assumait les nouvelles fonctions dans les services, les arts, la technobureaucratie de l'état, les cadres gestionnaires des grandes entreprises, des banques etc. Enfin, la société était déjà très différente de celle qu'a connu le bon vieux fonctionnaire public.



choisir d'habiter à une certaine distance des centres d'affaires et de services, là où les terrains sont plus grands et moins chers que dans n'importe quel secteur de la ville proprement dite.

Les *condominios* fermés ont été interprétés initialement, par une certaine littérature, comme une réponse aux vidages des aires centrales. On sait aujourd'hui qu'ils sont beaucoup plus relationnés à un mode de vie sur lequel agissent certaines entreprises qui visent à organiser le quotidien et finissent pas moduler l'activité de l'habiter.

Les actions et projets sont présentés comme nécessaires. Ils permettraient entre autres, de s'évader de la ville, cultiver son propre jardin, dans une idéalisation du bucolique, face à l'univers concentrateur de la ville, le bruit et la fatigue. Ainsi, les nouvelles habitudes de l'habiter devenaient-elles réalité. Le déplacement des classes moyennes vers les lotissements résidentiels fut naturel et agréable car alimenté par un imaginaire capable de soutenir que la vie en dehors de la ville offrait une qualité supérieure.

D'une certaine manière, il était évident que la mobilité sociale dont résulterait un spectre de classes moyennes urbaines plus élargi, rendait possibles des stratégies entrepreneuriales inusitées favorisant ce déplacement.

Les *condominios* fermés ont surgi initialement dans les villes américaines. A Los Angeles, ils se sont formés sans murs, comme des maisons implantées dans de vastes jardins, proposant la continuité des paysages; ceux-ci étaient continuellement reconstruits au bon plaisir de la mode, comme l'a largement véhiculé l'entreprise cinématographique.

À São Paulo, les *condominios* se sont multipliés pendant les trente dernières années, toujours comme synonymes de qualité, de critère et de valeur sociale. Mais ici, ils sont carrément fermés. L'axe São Paulo-Campinas est rempli de *condominios*, tout comme les axes en direction de Mairiporã, Atibaia et Cotia, d'où ils s'étendent jusque São Roque.

Ceci montre que la reproduction sociale des cadres moyens de la société implique des stratégies spatiales (des entrepreneurs et des consommateurs) qui se réalisent comme des territoires.³⁶

³⁶ Les données préliminaires fournies par les opérateurs du marché immobilier montrent qu'il y a :

À São Paulo, mises à part les initiatives qui dans ce sens, existaient depuis le début des années soixante-dix, comme la Granja Viana et d'autres projets, dans les environs de Mairiporã et Atibaia à la même époque, celui qui a eu le plus de succès fut Alphaville.

Parmi les faits qui annonçaient les *condominios* fermés dans le paysage, se trouvent les regroupements de pauvres sous forme de favelas ; ils sont presque toujours associés aux travaux de construction où ils restent et s'amplifient, par l'apport de nouveaux contingents. Ils assurent de nombreuses fonctions complémentaires à l'usage résidentiel, commercial et de services de ces enclaves urbaines, dénomination très adéquate extraite du livre de Teresa Pires do Rio Caldeira, *Cidade de Muros* (2000).

VIE QUOTIDIENNE. UNITÉ INTEGRATRICE DES SÉPARATIONS

J'examinerai de plus près le problème à partir du *condominio* Alphaville, situé à trente kilomètres de São Paulo, à partir d'une relation très étroite et interne relative à la satisfaction des nécessités.

La population pauvre des alentours de Alphaville fonctionne comme le support d'un ensemble d'activités à l'intérieur du *condominio*. Les arrêts d'autobus dénoncent bien cette relation. Les autobus amènent et recueillent les employés domestiques et de services. Ce sont des cuisiniers, femmes d'ouvrage et des gardiennes ; des distributeurs de journaux, facteurs, jardiniers, portiers, maçons, aides-maçons qui se rendent vers les aires résidentielles. Comme il s'agit d'un centre d'entreprises et de services très sophistiqué, des fonctionnaires de banque, de courtiers d'assurances, de centres de computations, du commerce spécialisé, d'écoles et de services de la santé. Alphaville est formé de 20 blocs résidentiels, trois centres d'entreprises avec plusieurs aires de commerce et de

- autour de São Paulo, 300 *condominios*
- autour de Curitiba, 176
- autour de Goiânia, 10,
- autour de Manaus, 10,

Luiz Paulo Pompéia, directeur de l'Entreprise Brésilienne des Études du Patrimoine, affirme que les personnes croient que dans ces *condominios*, ils sont à l'abri des séquestres, vols et assauts.



services ; il y a 1 362 entreprises et une population fluctuante de 170 000 personnes, 1 400 emplois dans l'administration des 15 ensembles résidentiels. Les 8 000 familles qui vivent dans les blocs résidentiels gèrent 16 000 emplois fixes pour le travail domestique et maintiennent 14 000 postes sporadiques pour les services d'entretien et de réparations. Il y a encore 40 restaurants, 16 agences bancaires, deux postes de santé et un centre commercial. Les appartements de une à quatre chambres sont habités par 5 000 personnes. Les terrains standards de 400 mètres carrés (au moins), forment les 15 aires résidentielles, séparées chacune par un mur et protégées chacune par des agents de la sécurité, et comportent 30 000 habitants.³⁷

Ceci n'équivaut pas à une petite ville. Ici, il importe peu que les individus ne se connaissent pas parce que ce qui les attire, c'est la volonté de séparation, alimentée par la certitude de rencontrer dans le voisin, un niveau acceptable, selon certain point de vue. Le lieu de l'habiter correspond à une insertion sociale. C'est ce que savent parfaitement les membres de cette nouvelle classe qui inclut les gens du spectacle comme les joueurs de football, chanteurs et autres astres des médias en général.

À côté d'Alphaville, de l'autre côté de la route, s'étend ce paysage auquel on ne s'habitue pas. Des maisons inachevées, en bloc ou briques sans revêtement, sans couleur et sans fleurs. Image de morceaux juxtaposés qui montent et descendent de la colline. En

³⁷ Ces informations ont été obtenues par des interviews et par la consultation de journaux locaux qui circulent internement dans le *condominio* ; elles ne sont pas signées et ont été regroupées dans le Alphaville News. Les informations sur le profil actuel de l'entreprise qui a idéalisé Alphaville sont véhiculées à Belo Horizonte. Elles font partie de la publicité et propagande du projet en voie de conclusion dans les alentours de Belo Horizonte, par la fusion des entreprises Alphaville Urbanismo S.A et Lagoa dos Ingleses S.A. dont le siège se trouve à Nova Lima et la filiale à Rio de Janeiro, constituée en 1996, pour développer l'Alphaville des habitants de Minas Gerais.

Le modèle Alphaville de Planification et Développement Urbain a été créé en 1974 par l'entreprise de construction Albuquerque Takaoka S.A., des ingénieurs Renato Albuquerque et Yojiro Takaoka. À la mort de ce dernier, en 1993, Renato Albuquerque a fondé l'Alphaville Urbanismo S.A., entreprise qui se dédie à la recherche de marchés au Brésil et à l'extérieur, pour l'implantation du modèle Alphaville de Planification et Développement Urbain, considéré comme l'entreprise immobilière la plus réussie du Brésil, deux fois gagnante du prix Master, dans la catégorie entreprise, entre 1998 et 1999.

général, ces paysages sont très semblables Ici aussi affleure (internement), la problématique du territoire qui nous concerne tous et chacun en particulier.

Dans la précarité installée, les sentiments sont tantôt de rage, tantôt de complaisance presque religieuse, tantôt de fatalité d'appartenir à une communauté de destin, exprimée par celui qui vient du dehors et qui croit être arrivé trop tard. C'est ce qu'on lit dans l'affirmation suivante : « si j'étais né à São Paulo, j'aurais une voiture importée ».³⁸

Intra-muros, ils se rencontrent, les uns et les autres, ceux du dehors et ceux de dedans, pour vivre la quotidienneté comme le flux du temps dans ce territoire qui les rapproche. Paradoxalement, dans la séparation des uns surgit la vie de beaucoup d'autres. Et le drame consiste en ce que la vie est transformée sans le savoir ; que les uns se reproduisent dans les autres et qu'ils passent (les uns et les autres) une partie importante du temps au même endroit, par le biais de liens essentiels. Cependant, ces liens qui transforment les uns et les autres, ne les transforment pas tous de la même manière ni dans le même sens.

La solution de séparation est et continue à être problématique car il n'y a pas comment éviter que le pauvre, dont la séparation a été planifiée, se retrouve dans notre maison, prépare la nourriture qui sera servie, fasse les lits, s'occupe du linge, et très souvent, garde les enfants toute la journée. Ceci est peut-être la plus grande des différences qui marque la séparation des riches et des pauvres dans des pays comme le notre. Ici, la misère est tellement généralisée et contondante que la richesse et la misère se rejoignent de manière inattendue. Ainsi, les messages de la radio, du journal, les manières de traiter les aliments, les personnes âgées et les enfants, de leur indiquer le chemin ou de ne pas l'indiquer, ainsi que les commentaires banals et autres (qui sait ? Moins banals mais quotidiens, qui arrivent en doses homéopathiques aux plus simples, ignorant la sépara-

³⁸ Sr. Raimundo, 45 ans, est venu de Bahia où il travaillait à la ferme. Témoignage cueilli par Lourdes de Fátima Bezerra Carril. Cf. CARRIL, Lourdes de Fátima Bezerra. *Quilombo, favela e periferia: a longa busca da cidadania*. (la longue quête de la citoyenneté) São Paulo, 2003. 299 f. Thèse (Doctorat en Géographie) – Faculdade de Filosofia Letras e Ciências Humanas, USP. p. 149.



tion et pouvant même être absorbés, d'une certaine manière. Il importe de considérer que dans la vie quotidienne, tout ou presque tout est articulé et obéit à des déterminations fondamentales de cette société. Celle-ci a la propriété de socialiser abstractivement l'existence, affirmant l'individualisme par la compétition généralisée mais niant l'individualité en tant que particularité.

L'accumulation d'expériences dérivées de l'appréhension du monde par les sens, associe le vécu à la théorie et au concept, comme un terrain où se débattent l'imagination créative qui ne peut mourir et l'imaginaire géré dans la société de masse.

La communication occupe le lieu central car les messages qui commandent le quotidien se dédoublent, s'étendent et peuvent même gagner de la profondeur. Si ceci se produit, alors, ils structurent les manières d'être et agissent sur la conformation des modes de vie. La communication ne se confond pas avec l'information. Dans la société urbaine et de masses, il y a une nette prédominance de la communication, ce qui rend sans effet la corrélation entre communication et information. Cette communication est rapide, organisée et elle tend à organiser la vie à la surface des actes et processus.

La communication apparaît très clairement parmi nous, comme un élément structurant du quotidien, par le biais des systèmes de communication, gérés à l'intérieur des monopoles de l'entreprise de la télévision.

Une des conséquences immédiate est l'importance de l'image au détriment du texte.

La recherche d'initiation scientifique de Márcia Parollini, démontre l'expropriation à laquelle sont sujettes les classes subalternes dans ce processus social qui déplace des contingents aussi expressifs de population au travers du Brésil. Et ce, justement quand cette population trouve une insertion urbaine selon les modèles qui lient les pauvres aux riches dans les pratiques du vivre dans les *condominios* fermés.

Ses enquêtes initiales ont porté sur les meilleures conditions d'infrastructure du municiple de Barueri, comparées aux autres régions. Elle conclut que les impôts et taxes issus de l'implantation et fonctionnement d'Alphaville répercutent sur tout le municiple et que c'est de cela que dérivait la singularité

observée auparavant, qui par ailleurs a motivé sa recherche.

Poursuivant ses recherches, elle a analysé la favela qui entoure Alphaville. C'est alors que même sans vouloir juger la précarité des conditions de vie qui y régnait, elle a photographié et exploré les contenus socio-culturels de la vie à partir des images. Elle a montré que les pauvres, les très pauvres, acquièrent des habitudes de la société urbaine et qu'à partir de cela, ils intègrent le flux de consommation de la société de masses, de manière presque caricaturale. Tout d'abord, ils intègrent l'univers des pauvres urbains, comme des sujets dont on a exproprié les aptitudes et connaissances ancestrales et qui de plus, sont porteurs de nécessités renouvelées, surtout monétarisées. Parmi les informations les données qu'elle a relevées, on trouve l'anecdote des langes jetables qui après avoir été lavés, étaient étendus sur une corde pour sécher. Cet épisode, montre comment la nécessité des langes jetables se superpose aux capacités de résoudre les problèmes, ce qui diminue le répertoire des aptitudes des individus. Elle a démontré encore que l'intégration sociale passe aussi par la consommation à un point tel que les biens de consommation de masses : boissons, aliments, confections, chaussures... sont offerts moyennant une énorme diversité de prix et qualités permettant d'atteindre les revenus les plus bas.

La nouvelle ségrégation exige une autre compréhension de l'espace. Face à ce que nous venons de constater, on ne pourra plus penser en termes de centre et périphérie ; en quartiers jardins et quartiers manufacturiers à grande concentration de prolétaires, qui persistent à São Paulo comme part de la propre urbanisation. Les *condominios* fermés, les favelas indiquent que l'urbanisation d'aujourd'hui, produit des territoires, découpe l'espace urbain en une ostensive et intentionnelle séparation.

Si dans l'histoire urbaine, l'anonymat de la ville signifiait la liberté, la civilité promise, dans le *condominio* fermé, l'anonymat est dangereux et gère les soupçons. Il faut être connu des autres, connu du portier et des agents de la sécurité armés. Le vide dans les rues est rempli de temps en temps par les accidents provoqués par les jeunes qui dans une impulsion propre à la jeunesse, brisent la



monotonie qui les consomme en formant des groupes très homogènes aux intérêts plus ou moins standardisés. De toute façon, la violence qui actuellement domine la société urbaine, a son équivalent dans la ville. Les jeunes, que ce soit ceux du dedans ou du dehors, donnent leur contribution pour expliquer l'écart (gap), de la pyramide d'âge au Brésil, dans le groupe de vingt ans.

Dans le cadre de cette urbanisation dominante, des forces s'affrontent et se confrontent à l'État, l'élite patrimoniale, les sans domiciles et les auto-ségrégés. Tous aspirent à la sécurité.³⁹

C'est sous la marque de la sécurité que se fait le marketing des *condominios* fermés. Quant à la vie quotidienne, unité intégratrice de l'espace et du temps, le rythme qui la définit et l'intègre, marque le mouvement de la société comme un tout. Maintenant, en ce qui concerne la ségrégation socio-spatiale, les *condominios* offrent la forme la plus complète de reproduction inégale de cette société sur les territoires de l'urbain.

EN GUISE DE CONCLUSION

L'illusion selon laquelle la propriété des choses peut être immédiatement transférée aux personnes moyennant l'usage ou la consommation est une composante essentielle du mouvement du monde, peut-être depuis toujours. Selon certains, Platon a affirmé que l'homme (genre) aime le spectacle et le proverbe *l'habit fait le moine* servait à exalter la relation de la chose sur la personne. Le goût, la fascination pour les choses et leur dédoublement en images du monde semblent avoir servi de prémisse et de justificative à la perversion qui résulte de la manipulation du désir.

Toutefois, on peut supposer, et dans une certaine mesure, même constater que les millions de pauvres urbains confinés dans leurs territoires, ne vivent pas seulement la pauvreté de leur condition sociale. Plus encore, s'ils ne vivaient que la pauvreté de leur condition, les

auto-ségrégés (beaucoup d'entre nous) n'auraient aucun futur. La composition (quantitative et qualitative) des habitants pauvres de la métropole est peu élucidée pour ne pas dire méconnue. Cependant, depuis un certain temps, ici et là, de nombreux jeunes se montrent disposés à faire la critique de leur propre condition, dans les endroits les plus variés, avec un langage propre (qui ressemble fort à un dialecte), dans les inscriptions et dessins muraux du mouvement Hip-Hop. En même temps, on enregistre aussi la cooptation et instrumentalisation de la pauvreté ce qui ouvre la voie à ce que s'instaure, à n'importe quel moment, la panique et la violence qui exposent au sacrifice des individus et familles.

Dès lors, l'urbanisation pensée comme circonstance de mobilité générale du travail, en fonction de l'industrialisation, se situe au centre des transformations des modes de vie. Ceci parce que à partir du moment où la ville moderne se révèle comme le *locus* le plus adéquat pour le développement de l'industrie, elle réunissait les conditions sociales et générales de la production (l'investissement social pour la circulation des homes et des marchandises, avec ce qui produisait matériellement l'espace urbain) ainsi qu'une armée de travailleurs, indispensables dans ce processus. La ville, en tant qu'ambiance socio-spatiale et lieu original des transformations du quotidien, a fini par devenir aussi le lieu des drames. Lieu de rencontres et de séparations vers lequel se dirigeaient les migrants dans l'espoir d'un travail dans l'industrie, le commerce, ou les services et qui en plus a dû abriter le flux du chômage structurel. C'est dans la ville que tout se trouvait et se redéfinissait selon la logique du temps social, comme temps productif.

La généralisation d'un mode de vie qui résulta de ce processus, correspond à la périphérialisation généralisée ; c'est à dire quand l'urbain s'élève comme une généralité de la forme de vivre et rend réelle la structuration métropolitaine de l'espace par la périphérialisation du tout et des parties. De sorte que la notion de périphérie distante est dépassée n'étant déjà plus qu'un produit de l'histoire urbaine. Ce qui reste en fait de cette notion, est celle d'un modèle précaire et généralisé de l'usage du sol urbain qui se constitue en une texture d'urbanisation continue. La notion de périphérie, dans sa généralité, se réfère à la pauvreté généralisée qui s'exprime dans le

³⁹ « Un des drames actuels provient du fait que certains espaces s'expriment par la marque négative de la violence. Selon des Statistiques Annuelles de l'Organisation Mondiale de la Santé, le taux d'homicides de São Paulo, par 100 mille habitants atteint presque 48,6. En Argentine, il est de 7,8 ; en Croatie, 1,5 ; en Israël 0,7 ; au Japon et au Portugal, 2,0 et au Brésil, 24,8 » SDTS. *Pobreza e Violência no Município de São Paulo*. São Paulo : SDTS/PMSP, 2002; apud: CARRIL, op. cit., p. 180.



manque de moyens matériels pour supporter la reproduction des individus avec un minimum de dignité humaine.⁴⁰

Il reste à dire que l'urbanisation a montré lentement que la division originale ville-campagne résultait en une concentration urbaine-industrielle ; que l'espace urbain a commencé à se présenter comme un dépôt de processus socio-spatiaux en fonction de la spécialisation croissante de l'agriculture et qu'il n'était pas possible d'accommoder des intérêts aussi contradictoires. L'autoségrégation dans les *condominios* fermés résout partiellement les problèmes de ceux qui intègrent ce mouvement de fragmentation accélérée de l'urbain comme cadre de vie. Certains auteurs le lisent comme l'évasion de l'urbain. De toutes façons, ceux qui se retirent dans les *condominios* fermés laissent derrière eux un cadre extrêmement complexe duquel ils ne parviennent à se libérer.

Les processus de production de l'espace ont fait l'objet d'un ensemble d'études, de travaux et de recherches de vastes aires de la Géographie. Les géographes ont intégré dans l'analyse géographique, les fondements du processus de valorisation, et ont discuté, par conséquent, la spatialité du processus social. Mais l'enthousiasme de traduire les contradictions du processus social, comme des connaissances intégrées au "corpus" de la discipline, a permis d'avancer plus encore. On a compris que le développement des forces productives qui d'ailleurs, intégraient de manière abstraite, une dimension de l'espace comme valeur, se sont matérialisées dans la configuration des territoires. Cependant, la dimension concrète de l'espace était en contradiction avec les contenus sociaux qui se transformaient plus rapidement que la matérialité de l'urbain.

L'unité syncrétique de la valeur de l'espace circule parmi la société, par la voie de l'institut juridique de la propriété territoriale, une médiation essentielle à la reproduction sociale. Toutefois, la spatialité implicite des processus sociaux représentait plus que des conditions de lieu ; elle se tra-

duisait aussi par la ségrégation socio-spatiale et par l'exclusion sociale au centre de laquelle se situait l'institut juridique de la propriété. La propriété territoriale fut alors assumée comme un lien fondamental à partir duquel un chemin important s'est ouvert à la réflexion. Il était possible désormais, de comprendre le droit à la propriété, comme un droit de nature extra-économique, intégrant les processus reproductifs comme une variable économique du capitalisme. On pouvait donc comprendre le territoire, comme une dimension objective de tout le processus social de la modernité.

A partir de cette formulation, en principe logique, on pouvait aussi comprendre les bases historiques de l'urbanisation brésilienne qui, s'appuyant sur une combinaison particulière du système rentier, du notariat et de l'autoritarisme, laissait entrevoir, de manière dramatique, ces oppositions fondamentales. Les particularités d'une histoire inscrite dans le projet colonial portugais, dans le néocolonialisme, dans l'impérialisme auraient empêché la conformation de médiations politiques qui auraient conduit à d'autres formes d'insertion sociale de la propriété. Ainsi, l'inégalité sociale, en s'inscrivant dans l'urbain, se projette en tant que ségrégation socio-spatiale.

POST SCRIPTUM : SOUS L'OPTIQUE DE LA GÉOGRAPHIE

Tout au long de l'Histoire, la ville a dépendu de l'usage qu'on en faisait et la forme de la ville a toujours reflété la forme de son ordre social. Il a toujours été difficile d'élucider la relation ville-industrie parce que, apparemment, avec l'industrialisation, le royaume de la marchandise et du marché se diffuse plus largement et plus rapidement (l'argent se généralise en tant que valeur) et constitue aujourd'hui une déterminante des relations de la société avec son espace et ses territoires.

La Géographie et les géographes, surtout la Géographie moderne, cherchaient à intégrer à leur *corpus* de connaissances, la dimension pratique de l'existence, le domaine des pratiques et expériences, identifiées ici comme la synthèse du vivre et du vécu au quotidien. Cependant, ne pouvant ignorer les limites de leurs temps respectifs, j'ai pu constater qu'à partir de la notion de

⁴⁰ Les innombrables études réalisées par les étudiants du Cours de Géographie (FFLCH-USP) pour leur travail individuel de fin d'études, ont permis de recueillir de nombreuses informations qui ont amélioré notre connaissance de la périphérie. Les dissertations et les thèses bien que moins nombreuses ont elles aussi fortement contribué dans ce sens.



genre de vie, on est passé de la notion de mode de vie à la notion du quotidien, même sans qu'il aie été possible d'extraire, à l'époque, les dérivations possibles aujourd'hui.

Paul Vidal de la Blache, *Principes de Géographie Humaine*, a incorporé à la connaissance géographique, la notion de genre de vie. Les géographes comme J. Brunhes (1920), Max Sorre (1952) et plus tard Pierre George (1969), tous plus ou moins d'accord avec les connaissances de leur époque, n'ont pu omettre que la Géographie Humaine intégrait, comme connaissance, les expériences du quotidien.

Le genre de vie identifiait une structure circulaire qui correspondait à la forme selon laquelle chaque groupe humain développait sa manière d'être, de vivre. Chaque groupe compose un ensemble d'attitudes qui tire sa signification de l'intérieur du propre groupe, que ce soit par la manière de se vêtir, de parler, d'habiter, en somme, par sa manière d'être. Les genres de vie révèlent les moyens dont dispose une collectivité pour sa survie.

L'empressement d'indiquer la teneur déterministe de certains postulats a fait perdre le fil conducteur qui introduisait les fondements de la culture de la société, à partir du regard érudit, dans la connaissance géographique.

Jean Brunhes (1920), dans sa *Géographie Humaine*, encore guidé par le déterminisme ambiantal, n'a pu ignorer la magnitude, la profondeur et l'extension du processus d'urbanisation parce que les années vingt correspondaient à la belle époque du capitalisme. L'Europe, jusqu'alors très agraire, connaissait, il y a au moins trois décennies, l'effervescence des mouvements migratoires. Les compagnies de navigation se dédiaient avidement aux affaires de migration en direction de l'Australie, des États-Unis, de l'Argentine et du Brésil.

À un tel point que Brunhes, à partir d'une sorte de déterminisme ambiantal, discute :

[...] les premières nécessités vitales, identifiant les genres de vie avec des complexes humains de traditions et nécessités, ces (sic) formes de domination de la nature et de la vie collective, se révèlent, pour ainsi dire,

dans l'apprentissage/enseignement des faits essentiels. (BRUNHES, 1955, p. 270)⁴¹

Max Sorre a élargi la notion de genre de vie aux formes d'existence liées aux activités professionnelles propres au milieu industriel comme, par exemple, le genre de vie des ferroviaires. Cette extension fut contestée : finalement, les prémisses qui avaient servi de fondement et support au concept du genre de vie n'étaient pas présentes dans les sociétés sujettes à la division du travail et à l'intégration dans une société globale.

Le saut en avant vers la compréhension du quotidien comme unité d'espace et temps viendrait en général, de Pierre George qui a affirmé que « l'environnement urbain comprend un ensemble de formes de contact des hommes avec le milieu de la vie quotidienne (sic) » {...l'ensemble des formes de contact des hommes dans la vie quotidienne}. (GEORGE, 1983, p. 186)⁴²

En somme, pendant les années soixante-dix, la Géographie était déjà capable de comprendre que les habitudes, traditions et coutumes, replacées et transmises au fil des siècles, ont été entraînées dans ce mouvement de modernité. De plus, comme l'avait déjà compris Pierre George, dans l'environnement urbain, la vie quotidienne s'ouvrait à la perspective de la totalité.

Mais, comme nous l'avons déjà cité, Milton Santos (1996) a placé la question sur un autre niveau lorsqu'il questionne la synthèse de l'espace et du temps, comme une dimension de la pratique socio-spatiale.

Dans ce parcours qui certainement mérite plus de discussion et d'éclaircissement, la vie quotidienne, domaine des pratiques qui comprennent le vivre et le vécu, la formation sociale capitaliste a atteint de nouveaux seuils, maintenant que les représentations et symbolismes constituent son front avancé de valorisation.

Parmi nous, en quelques décennies, un mode de vie proprement urbain s'est généralisé et a atteint, par encadrements successifs et superposés, les individus et familles. Nombreuses sont les biographies qui décrivent les aspects et moments significatifs des changements dans les modes de vie, lesquels

⁴¹ Brunhes, Jean. *Geografia humana*. Barcelona: Ed. Juventud, 1955.

⁴² George, Pierre. *Geografia urbana*. São Paulo: Difel, 1983.



ont continué vers la quotidienneté moderne. Ces éléments sont ceux qui intéressent la critique de la culture du capitalisme, principalement par le cadre immobiliste qu'il a géré.

RÉFÉRENCES

- BRUNHES, Jean. *Geografia humana*. Barcelona: Ed. Juventud, 1955.
- CALDEIRA, Teresa Pires do Rio. *Cidade de muros: crime, segregação e cidadania em São Paulo*. São Paulo: Edusp, 2000.
- CARRIL, Lourdes de Fátima Bezerra. *Quilombo, favela e periferia: a longa busca da cidadania*. São Paulo, 2003. 299 f. Thèse (Doctorat en Géographie) – Faculdade de Filosofia Letras e Ciências Humanas, USP. p.
- LA BLACHE, Paul Vidal. *Principes de géographie humaine*. Paris: Armand Colin, 1922.
- LÉFEBVRE, Henri. *Critique de la vie quotidienne*. Paris: L'Arche Editeur, 1958 (v. I, 2^a ed.), 1961 (v. II), 1981 (v. III).
- GEORGE, Pierre. *Geografia urbana*. São Paulo : Difel, 1983.
- GIDDENS, Anthony. *Modernização reflexiva*. São Paulo: Ed. da Unesp, 1977.
- RAFFESTIN, Claude. *Por uma Geografia do poder*. São Paulo: Ática, 1983 [1980].
- RAMA, Angel. *A cidade das letras*. São Paulo: Brasiliense, 1985.
- SANTOS, Milton. *A natureza do espaço: técnica e tempo, razão e emoção*. São Paulo: Hucitec, 1996.

VIENT DE PARAÎTRE

de Ulrich Müller-Scholl

LE SYSTÈME ET LE RESTE

La théorie critique de Henri Lefebvre

Aux Éditions ECONOMICA ANTHROPOS

Ulrich MÜLLER-SCHOLL, qui a enseigné à l'Université libre de Berlin, est professeur associé au département de philosophie à l'Université d'Addis Abeba, Éthiopie. Il est spécialisé en philosophie de la société et en théorie critique.



Pierre Assante

COMPLEXIFICATION ET DISSOLUTION

**Tout changer pour que rien ne change, NON
Mais que changer et comment changer, OUI.**

Tout changer pour que rien ne change, c'est le très ancien programme des conservateurs assis sur leurs privilèges lorsque ceux-ci sont remis en cause par un mouvement populaire.

Que changer et comment changer, c'est la question qui préside à la construction d'un changement, sinon il serait question de jacqueries, aux côtés desquelles nous nous situerions, par solidarité, mais sans espoir d'aboutir.

Dans la question « que changer et comment changer », il y a une autre question : quelle est la réalité sur laquelle agir, les conditions pour atteindre les buts que nous nous fixons sont-elles réunies, comment les réunir, comment hâter le mûrissement des conditions nécessaires pour ces buts.

Il faut utiliser la logique pour comprendre, mais il faut aussi s'en méfier. Marx disait que la logique c'est « l'argent de l'esprit »¹ Elle donne des éléments de comparaison, comme l'argent en matière d'échange, mais des éléments abstraits, coupés des mouvements réels qui ont permis les objets d'échange.

1 - Complexification et dissolution.

Les réalités sont complexes. Elles sont constituées de mouvements. Elles contiennent des mouvements contradictoires, certains simultanés, d'autres décalés dans le



temps, certains rapides, d'autres lents, mais toute réalité est un mouvement. C'est dans les mouvements porteurs des changements que nous souhaitons, que nous devons nous insérer, en les accompagnant, en les développant, en y rassemblant le plus de forces possibles.

Les forces de changement de société sont des forces humaines. Les techniques, leurs transformations, ne peuvent être que l'effet de ces forces humaines lesquelles sont liées aux transformations techniques².

Henri Lefebvre nous dit « Les machines ont appris aux hommes combien ils procèdent par disjonction, par dichotomie, par oppositions binaires, par contrariété, par « oui » et par « non », dans le langage dans les décisions. La machine révèle la vérité sur les structures du corps, du cerveau, du discours, de l'action, de la conscience... On voit poindre une « conception du monde » basée sur une jonction entre la linguistique structurale, la théorie de l'information, la théorie de la perception... La restitution dans le devenir cosmique et humain de ces considérations - stabilité, équilibre, cohérence - s'accompagnerait-elle d'une dépréciation ou d'une élimination de ce devenir ?... Paradoxe, Le langage, le logos, le discours, deviennent prototypes d'intelligibilité et « lieux privilégiés de la réflexion philosophique » au moment où, dans la pratique sociale, autour de nous, le langage se dissout, se détériore, se déplace au profit de l'image... »

La production des objets nécessaires à la vie³, objets de « consommation courante », objet « d'éducation et de communication », objets de « services » et de « loisirs », objets de toutes sortes, est imbriquée dans une globalité, comme tous ces objets eux-mêmes les uns dans les autres parce qu'ils dépendent les uns des autres et de l'activité générale des humains.

La réalité, le mouvement, nos sens n'en perçoivent qu'une infime partie⁴, la plus grande partie reste énigmatique (voir travaux d'Yves Schwartz et de l'A.P.S.T.) pour l'individu⁵ comme pour le groupe humain. La recherche d'une cohérence dans l'activité humaine repose sur la partie qui nous semble évidente, mais cette évidence a besoin d'être vérifiée sans cesse par l'expérience, revue,

modifiée, avec des « retours en arrière », des changements de bifurcation, des « arrêts »⁶ et de nouveaux départs.

Un mouvement nous le percevons comme une simplification de l'existant, ou une complexification de l'existant, ou les deux selon les divers éléments qu'il contient qui pourraient être les uns simplifiés, les autres complexifiés⁷. Les uns pour « changer tout pour que rien ne change », les autres pour changer vraiment, agir sur les injustices qui pèsent sur eux et sur le développement général, pour tous, de la société.

Simplification et complexification ne sont pas évidentes à observer et à déterminer. Il y a les multiples activités qui font la résultante globale des activités, du mouvement global et la connaissance leurs mouvements demande une recherche détaillée et approfondie.

2 - Pluralisme organique.

Un exemple, essentiel celui-là : le passage de l'artisanat à l'industrialisation et de l'industrialisation mécanique à l'industrialisation informatisée et mondialisée, se revendiquent à la fois de la simplification et de la complexification.

L'argument est donné en fonction des décisions qui arrangent les groupes dominants financiers multinationaux ou plutôt mondiaux et nationaux et apatrides. Il y a quand même de fait le double mouvement de simplification et complexification. Mais ce double mouvement selon en quoi il consiste n'a pas le même effet : il aboutit aujourd'hui, après une évolution de quelques siècles du capitalisme à une DISSOLUTION des cohérences de développement des forces productives. Le capitalisme contenait d'ailleurs cela dès ses prémisses. Cette contradiction entre son action de développement des forces productives et dissolution de la cohérence des forces productives c'est développée pour devenir aujourd'hui et dans le futur un obstacle au développement humain, dans la totalité de ses diverses et multiples activités.

N'introduisons pas de conceptions déterministes en fonction des voies empruntées par la société, de ces bifurcations, mais usons de la connaissance de ces repères pour influencer sur notre devenir. La troisième grande bifurcation-repère⁸ est très récente, c'est celle de la



manufacture et de la fabrique. La production-accumulation privée s'affranchit a) de la force motrice biologique, b) de l'adresse individuelle, particulière du producteur, c) de l'intelligence participative du producteur. Elles sont « remplacées », ou du moins dominées par la machine motrice, l'automatisation de la machine, la division entre exécutants et concepteurs (ingénieurs de production, secteur « intellectuel » de la fabrique). Toute la société est imprégnée de ce modèle dont la poussée révolutionnaire sur les forces productives est en déclin, extinction, et dont les contradictions demandent dépassement. Ce sont les conditions dites matérielles de vie qui déterminent la conscience. Mais, répétons-le, il y a autonomie (à la fois infinie et relative !), des idées et des sentiments par rapports aux conditions qui les ont créés et sur lesquelles elle agissent (choix humains). La société d'un moment ne peut donc se résumer à ce moment. Nous l'avons déjà dit elle contient les traces, les résidus et les permanences⁹.

S'affranchir de l'adresse individuelle, particulière du producteur, de l'intelligence participative du producteur, est-ce une simplification, une complexification ou une dissolution des aptitudes humaines et de leur résultante sur le développement social ?

Certainement la concentration au sommet de l'entreprise, du groupe financier, de l'Etat tant qu'il assure un équilibre « déséquilibré » tout en assurant un minimum aux plus faibles, assure un développement centralisé du savoir, des techniques, global de la société. Mais ce développement centralisé permet-t-il une explosion généralisée des aptitudes humaines ou au contraire les réduit-il à une exécution efficace à court terme et stérilisante à long terme ?

Que devient la relation entre la main et le cerveau ? Que devient la relation à l'intérieur du groupe humain ? Que devient la relation entre la main, l'individu, le groupe ? Que devient l'activité de conceptualisation entre la main, le cerveau, le groupe ? Quelle dévalorisation de l'individu, de la valeur d'usage de l'activité en fonction du sexe, de la place dans le système productif cela induit-il ? Je laisse répondre à cette question, l'essentiel étant de la poser ! Ou plutôt, je pose cette autre question : n'y a-t-il pas dissolution plus que complexification ?

Cela veut-il dire que le passage à l'industrialisation devait être évité ou qu'il induisait obligatoirement une dissolution ? Certainement pas ; ni que l'industrialisation devait obligatoirement suivre le parcours qu'elle a fait exactement. Ce passage induisait des contradictions qu'il faut résoudre, comme tout mode de développement. C'est l'intelligence d'un responsable politique que de se remettre en cause dans les choix de bifurcation collective et dans le rôle qu'il exerce dans une démocratie restreinte qui ne répond plus à l'évolution des forces productives, leur influence sur les mentalités. Le rapport nouveau qu'elles introduisent entre l'être humain et les sciences demande de dépasser tous les modes de gouvernement, de démocratie restreinte pratiqués jusqu'ici.

La construction d'un pluralisme organique de parti, de partis, de société, est une tâche première.

Autre exemple dans ce que nos gouvernements actuels appellent « la décentralisation » et qui est tout à fait lié aux transformations des forces productives par ceux qui veulent « tout changer pour que rien ne change ».

Lorsque la concentration au sommet de l'entreprise, du groupe financier, n'assure plus une cohérence et que l'Etat, répondant à la situation d'informationnalisation et de mondialisation de ces groupes n'assure un équilibre « déséquilibré » en n'assurant un minimum aux plus faibles, il y a transferts des compétences.

Ce transfert répond à une hiérarchisation accentuée, hypertrophiée de la division du travail, laquelle se répercute sur le niveau de compétence et d'encadrement et sur le niveau géographique de cette division, et par conséquent sur les niveaux de financement. Cette « décentralisation » affranchit la domination des groupes financiers d'une cohérence d'Etat républicaine, de démocratie limitée mais avancée issue de la bourgeoisie révolutionnaire, de la période de lien relatif entre développement et profit.

3 - Microcentrisme et auto-régulation consciente de l'activité par l'individu.

Dans ces conditions, l'action sur l'organisation du travail, la place des activités, le type d'activité, sa répartition entre



femmes et hommes¹⁰, entre générations, devient centrale. La contester, c'est déjà mettre du sable dans l'engrenage du système d'exploitation et c'est plus qu'une jacquerie. La contester c'est mettre en marche, dans l'opinion, dans la société une autre construction du développement humain.

Le passage de la pensée unique à la pensée dissoute est un élément de cette dissolution globale. Elle affecte tous les secteurs d'activité y compris les groupes humains se réclamant de la transformation sociale. Comme aux Etats-Unis d'Amérique elle induit une coupure entre les luttes sociétales et la lutte des classe au détriment de la seconde qui met plus en causes les profits capitalistes, mais surtout en isolant les unes de l'autre, rendant la seconde marginale, affaiblissant son effet sur la construction du devenir.

C'est LA CAUSE PREMIERE des divisions¹¹ dans les mouvements populaires tant au niveau des personnes que des organisations, et non les luttes internes qui s'y déroulent. Une cohérence de vue conduit au rassemblement, atténue les ambitions personnelles naturelles de l'espèce humaine, les rend au contraire complémentaire dans l'action concertée.

Elle rend une cohérence entre besoins et désirs, entre recherche de solutions et aspirations. En donnant des objectifs collectifs, construits dans un pluralisme organique¹², elle atténue les oppositions issues des positions acquises par les uns et les autres¹³, que ce soit au niveau de l'usage des biens, comme des dominations d'individu dans le groupe restreint ou large.

Ces questions posent celle d'un changement de vision anthropologique. La recherche et l'éducation et l'action populaire ont besoin de se compléter¹⁴, sans que cela se fasse au détriment l'une de l'autre, au profit de dogmes et de schémas qui ont toujours induit de nouvelles dominations.

Marseille. 19 février 2007

1 - Voir aussi cette citation dans « Marx, une critique de la philosophie », Isabelle Garo.

2 - « Métaphilosophie », Henri Lefebvre.

3 - Et de même les objets non nécessaires à la vie, productions parasitaires, mais on il n'est pas question de juger arbitrairement de leur rôle utile ou parasite,

comme l'ont fait par exemple le nazisme ou le stalinisme, bien qu'il ne faille pas les assimiler, parce qu'ils émanaient de mouvements totalement opposés dans les buts, donc dans les engagements humains opposés qu'ils suscitaient l'un et l'autre.

4 - Parce que l'activité humaine elle-même est énigmatique, et nous ne percevons qu'une partie de notre propre activité. Et nous l'apercevons en grande partie à travers le miroir de l'activité des autres.

5 - « Le paradigme ergologique ou le métier de philosophe », Yves Schwartz

6 - Il n'y a pas de retour ni d'arrêt de fait. Ce ne sont que des modifications dans les décisions humaines individuelles et collectives imbriquées. On ne refait jamais le chemin en sens inverse du temps, il faut donc inclure dans la recherche de la cohérence, la réflexion sur les périodes dans lesquelles il nous a semblé manquer de cohérence au point de revoir d'une façon importante nos décisions. Il ne faut pas non plus attribuer à la cohérence trouvée une valeur absolue, car elle est elle-même en mouvement, dans les mouvements de société comme dans la résultante des ces mouvements. C'est bien une erreur humaine courante d'attribuer à une cohérence supposée une valeur définitivement arrêtée.

7 - C'est là qu'interviennent les humains dans la cité un peu à la façon dont fonctionnent les éléments du cerveau c'est-à-dire dans leurs multiples et diverses relations. Mais la comparaison s'arrête là car la cité est société et le cerveau organe biologique dans la société.

8 - Bifurcation-repère dans l'histoire générale de l'humanité, la première étant (schématiquement) le galet aménagé et la deuxième l'agriculture. Paléolithique et néolithique.

9 - « La somme et le Reste », Henri Lefebvre.

Et la Revue « La Somme et le Reste », animée par Armand Ajzenberg, Espaces Marx

10 - « Ne pas renverser le patriarcat mais le dépasser, Pour une émancipation dialectique des sexes », Karine Gantin, Espaces Marx

11 - Un pluralisme démocratique est impossible dans ces conditions. Il ne peut y avoir dans le meilleur de cas qu'un consensus mou ou un consensus autoritaire.

La construction d'un pluralisme organique de parti, de partis, de société, est une tâche première.

12 - La construction d'un pluralisme organique de parti, de partis, de société, est une tâche première.

Seule une autre vision anthropologique découlant des plus récentes connaissances scientifiques et d'une mise en cohérence pluridisciplinaires, dans le cadre d'un échange en synergie entre les chercheurs, les militants, le mouvement populaire, la population, peut permettre cette construction, en aller retour, en « symbiose », dans le quotidien et dans la recherche de perspective.

Seule une vision anthropologique peut créer les conditions d'un pluralisme organique en mouvement qui repose lui-même sur un développement qualitatif des forces productives.

Pour donner une cohérence d'ensemble, un microcentrisme est nécessaire qui prenne en compte les infinies diversités et la conscience d'une auto-régulation entre l'individu, le groupe restreint et le groupe large.

13 - « Droit naturel et dignité humaine », Ernst Bloch.

14 - « Bourdieu, savant et politique » Jacques Bouveresse.

